



MON AMIE IMAGINAIRE

12
TEXTES
COURTS



MON AMI·E IMAGINAIRE

Revue Squeeze numéro **32**

SOMMAIRE

<i>Amicalement votre</i> de Gaston Vieujeux	2
<i>Faire son ménage en bonne compagnie</i> de Mickaël Auffray	3
<i>Mon ami Pokemon</i> de Brice Gautier	14
<i>Description d'une ruine</i> de Gilles Ascaso	20
<i>Une enfant du sang</i> d' Anixa Carrie	24
<i>Je serai</i> d' Ivan Berquiez	36
<i>L'esprit du lac</i> de Guy Bordin	43
<i>Philtre de désamour</i> de Christine Monot	55
<i>Fake fuck</i> de Christophe Siébert	61
<i>Le banc des solitudes</i> de Lucie Land	73
<i>La leçon de musique</i> de Nikola Petrovic	75
<i>Pitôle</i> de Millepertuis	84



Les auteur·e·s	89
Ours	93

AMICALEMENT VOTRE

Gaston Vieujeux

chacun sur son quant-à-soi
un œil vers la base arrière
à mi-pente vous et moi
nous ne ferons pas la paire

pas non plus le mauvais choix
que les autres ont pu faire
jamais ni ménage à trois
ni migraine imaginaire

depuis nos pays jumeaux
nous échangerons des mots
à ne pas prendre à la lettre

vous me direz bel ami
et certain de ne pas l'être
je vous répondrai promis

FAIRE SON MÉNAGE EN BONNE COMPAGNIE

Mickaël Auffray

Alors que je déchirais d'anciennes photos dont l'exubérante collection renvoyait le souvenir de mes échecs, un fantôme vint toquer mon épaule et m'affirma sans trembler qu'il était sans doute préférable de ne pas réaliser ses rêves. Observant ma surprise, le spectre m'invita à détendre mon ego et à vivre l'instant présent. Sans transition, il consolida son propos en déclarant que tous les efforts réalisés pour laisser une empreinte de son passage sur Terre n'en valaient pas la peine... Avec un brin de pédagogie et quelques pincettes, je lui expliquai que je comprenais parfaitement sa position, mais que son point de vue disposait d'une valeur toute relative : au royaume des morts, il me semblait logique qu'on se foute pas mal de réussir sa vie, mais pour ceux dont le cœur bat encore, y'a des projets qui circulent dans les artères. De façon plus virulente, je lui manifestai mon désaccord en lui signifiant que je n'avais aucune leçon de vie à recevoir d'un mort et que sa chance à lui était passée.

— D'ailleurs, on l'entend moins, ta grande gueule ! dis-je en montant ma garde (on ne sait jamais).

Il me fit remarquer que – via les concessions funéraires, la floraison des tombes, l'entretien des marbres ou des fours

crématoires et surtout via le transhumanisme – bien sûr que si, on l’entendait encore, sa grande gueule. À la recherche du bon mot, ce drôle de revenant déclara même que la société de consolation roulait pour la société de consommation. Je commençais à trouver ce cadavre exquis, mais j’avais du ménage à faire.

Il se pencha sur mon album souvenir avec un air absent ; je compris qu’il n’avait jamais vu de photos. Et pour cause, il me confia être un vieux mort du XVIII^e siècle ! J’ai tout de suite trouvé que ça avait de la classe... Après l’avoir brièvement renseigné sur l’histoire de la photographie, mille questions se bousculèrent dans son crâne vide. Instinctivement, il estima bien regrettable qu’un vivant puisse replonger dans un univers fossilisé d’où l’espoir s’est échappé. Il lui semblait qu’à cause de la photographie, on pouvait passer le reste de sa vie le nez dans de vieux albums à refaire le scénario d’une scène, à imaginer ce qu’aurait été sa vie si... À cet instant, c’est moi qui me mis à m’interroger : comment faisait-on avant ? Sans les photos ? Comment transmettait-on les souvenirs ? Par quels moyens ravivait-on la mémoire ? Il m’affirma que les écrits, les veillées autour du feu et la peinture assuraient ce rôle à l’époque, mais que l’essentiel se passait dans la tête car l’image n’était pas omniprésente. Petit déjà, il avait l’imagination prompte à assembler des situations tragiques dans des scènes dont il était toujours le héros : adolescent amoureux d’une jeune paysanne nommée Jeanne, il s’imaginait enfiler le costume de défenseur de son village vendéen, grisé en soldat royaliste au service de La Rochejaquelein. Il y faisait preuve d’un sens du sacrifice inouï lors des colonnes infernales, arborant un torse criblé de plaies dues aux sabres, aux baïonnettes et autres poignards ennemis. Toutefois, cette imagination débordante ne lui avait pas permis d’échapper au déterminisme social de son époque et, devenu jeune adulte, sa rencontre avec l’univers du travail

aux champs lui parut tout de suite méprisable. À vingt ans, il était déjà animé par un fort sentiment de nostalgie qui n'allait plus le quitter. Il avait pensé au suicide, mais vu le travail qu'il y avait aux champs, on l'en avait dissuadé. Il avait alors exposé son projet de mourir pour ses passions. Mais de passions, il n'en eut aucune autre que Jeanne qui, entre-temps, s'était mariée. Ce brave revenant me paraissait maintenant tout à fait sympathique. Un miroir.

Altruiste, il se renseigna sur ma situation actuelle, notamment sur le plan professionnel. Étant sans emploi, je lui signifiai toutefois mon optimisme en lui expliquant que le chômage de masse couplé à une protection sociale d'État avait créé une situation particulière : quand on a un boulot, on vit avec la peur de le perdre, quand on n'en a pas, on vit avec l'espoir d'en trouver un. Il se gratta longuement le menton, puis observa autour de lui d'un air étonné. Il posa son regard sur les meubles, bibelots et autres appareils ménagers ; il me demanda comment mon appartement pouvait compter autant d'objets. La mission m'apparut instantanément impossible, il fallait remonter l'Histoire sur plusieurs siècles et même avec un sens de la synthèse très développé, il me parut cavalier de lui expliquer la mécanisation des moyens de production, la division internationale du travail, les accords commerciaux bilatéraux, l'interdépendance des nations face au PIB, la publicité et le design comportemental... Il attendait patiemment que je reprenne la parole, mais je ne pus que, fatalement, hausser les épaules en guise de réponse. Il y eut un moment de silence avant qu'il ne me fasse remarquer les cernes jaunes sous mes yeux : le stress, répondis-je. Il ignorait ce mot. Le stress est une histoire assez simple, déclarai-je, il s'agit d'un différentiel trop important entre les exigences de la vie et les ressources dont nous disposons. Il en résulte de l'épuisement, l'angoisse de ne pas être à la hauteur, puis un sentiment de

dévalorisation de soi. Il me demanda quel remède moderne avait été inventé pour contrer ce qu'il reconnaissait désormais comme un symptôme déjà connu au XVIIIe, mais pour lequel on n'avait pas de mot particulier. Après que je lui eus expliqué quelques principes actifs médicamenteux, il gratta son transparent menton une fois de plus et me fit remarquer que le travail physique aux champs pouvait être une bonne solution pour anesthésier l'angoisse. Sans transition, il affirma que beaucoup de gens se sentaient mal dans leur peau parce que ce n'était pas la leur. Je me grattai le menton à mon tour.

Soudain, il indiqua qu'il devait me quitter pour partir en Écosse ! En tant que licencié d'un curieux club sportif, il devait y retrouver d'autres morts pour un obscur concours consistant à se balancer des animaux à la gueule dans un château en ruines. Cette activité m'apparut savoureuse et je lui demandai l'autorisation de le suivre. Il déclina ma proposition, affirmant que nous ne faisons pas partie du même monde. Et vu ce qu'il avait pu observer du mien, il paraissait évident que dans le sien on se marrait bien mieux. Il partit comme ça, sans dire au revoir, en effectuant quelques entrechats guillerets en tapinois.

J'avais besoin d'être consolé, aussi je me mis à consommer de la gnôle qui tache... Après quelques franches rasades, je sortis l'aspirateur du placard, mais un malencontreux désir de promenade vint saisir mes sens. Je me dirigeai vers la porte d'entrée pour y enfiler mes chaussures de marche. L'aspirateur me regarda d'un air triste comme pour dénoncer mon manque d'ambition : je lui expliquai que j'avais besoin d'une pause dans ce *non-travail*, que je ne serais pas long et que le ménage serait fait directement à mon retour. Cet imbécile souffla de dépit et projeta un amas de poussière dans les airs. J'allais le houspiller, mais ce n'était plus un enfant et on ne refait pas l'éducation d'un appareil électroménager si facilement.

Une fois dehors, je repensai à mon revenant qui devait déjà être en train de balancer un bélier dans les côtes d'un camarade, pendant que lui se penchait pour esquiver un castor projeté à toute vitesse : ils devaient bien se marrer, ces cons-là ! De cette rencontre improbable, il y avait tout de même une grande conclusion à tirer : la mort n'existe pas ! On ne doit donc pas s'inquiéter du désir de réaliser le plus de choses possibles en un minimum de temps. En sus, l'obsession qui consiste à épuiser toutes les opportunités offertes par la vie et à augmenter le nombre d'épisodes d'action vécus par unité de temps doit être bannie.

Philosophe initié, j'en avais donc terminé avec la peur du temps qui passe, mais voilà qu'un jour ou l'autre, je croise un grand type chauve complètement statique au milieu du trottoir et observant tristement sa montre à gousset... On voyait tout de suite que le bonhomme sortait du lot et paraissait être un peu plus qu'un amas de molécules s'inscrivant dans une civilisation ; il arborait quelque chose de différent des petits êtres autocentrés que l'on rencontre quotidiennement. J'allais passer à côté de lui en l'évitant soigneusement, mais il me barra la route et affirma, sans même lever les yeux :

— Je suis un immortel.

— Pour ne rien vous cacher, je m'en doutais, répondis-je pour l'impressionner.

— Vous êtes bon !

— Non, c'est un exercice de statistique. J'attire systématiquement à moi une galerie de personnages tous plus extravagants les uns que les autres. Mais que vous arrive-t-il avec cette montre ?

— Eh bien... L'aujourd'hui est si pressé qu'il veut ressembler à demain. Pendant ce temps, l'avenir se cache les yeux, soucieux qu'il est pour lui-même. L'avenir sait que devant nous se profile une grosse tarte à la merde dont chaque espèce terrestre devra se taper une part. L'avenir est en grève,

couché dans son lit, la gueule sous un coussin, ou traînant dans les rues clope au bec, arborant un chandail *No future*. « Lève-toi et marche, lui dit le passé en postillonnant dans sa longue barbe jaune, tu dois continuer mon œuvre. Prends donc exemple sur le présent ! » Mais le futur répond que le présent n'est qu'une grosse salope narcissique vivant l'instant avec précipitation et n'ayant aucun recul sur ses actes.

Plutôt que de le considérer comme fou, j'ai tout de suite songé à un excès de lucidité. En une réplique, ce gars-là venait de démolir tout l'enthousiasme que je portais à ma propre finitude... Cela étant, je ne pouvais lui donner tort : le temps ne va pas très bien. La consommation des jouissances est chronométrée et la gangrène a même pris sur les loisirs : les estivants soupirent dans les files d'attente, ils râlent de n'être point servis assez vite au restaurant, s'indignent du moindre problème technique et s'insultent sur la route des vacances. On manque de temps pour tout ce que le tourisme offre comme spectacle. La patience n'est plus une arme, elle est devenue un équipement de protection. Les progrès techniques – censés nous libérer du temps contraint – n'ont fait qu'augmenter les rythmes de vie au quotidien. La roue de la modernité n'en finit pas d'accélérer sa révolution et le rythme du changement social devient tellement soutenu qu'il a devancé celui du renouvellement des générations. Dans l'espace d'une existence, ce que nous avons appris à l'école a été dépassé par de nouvelles découvertes ou de nouvelles inventions. Comment se construire dans ce contexte de poussée technocratique ? Face à cette permanence du changement, il semble bien légitime de rechercher des oasis de décélération, des voies menant vers une forme de recul et de sagesse. Mais se déconnecter de ce cycle infernal est une gageure, car cela conduit sur des chemins de traverse éloignés du cercle sociétal institutionnel ; il faut alors accepter l'idée que les actualités,

les innovations et tout un tas d'événements se seront dérobés sous nos yeux, que le monde aura changé sans que nous en soyons tenus informés.

J'allais soumettre ma vision des choses à l'immortel quand je m'aperçus que j'étais en train de tapoter le cadran de sa montre à gousset. Altruiste, il m'encouragea à poursuivre mon tapotement et plutôt que de rebondir sur mes propos, il me confia, à ma grande surprise, son désarroi amoureux. Le constat était amer : l'immortalité se conjugue difficilement avec une vie de couple. Entre la femme et l'homme, il y a des projets ; on vieillit et on meurt avec. Lui survivait à tout. À ses côtés, des femmes qu'il avait vues s'habiller comme des fleurs et rigoler comme des soleils devaient faner toutes seules, morose destinée, avant de rejoindre les bas-fonds de la sénescence. Sous le regard tortueux de son éternelle jeunesse, il accompagnait ses amantes jusqu'à l'hiver de leur vie, dans un abîme d'incompréhension. Cette valse des idylles lui était insurmontable tant ses passions déchirées continuaient de chanter un bien triste refrain. Lui qui se distinguait par un romantisme légèrement suranné devait faire face à une terrible expérience : l'amour chaussait trop petit pour son cœur éternel. Il sortit une larme de son œil et une flasque de sa poche intérieure.

— Encore un peu de *gougoutte* et je n'en aurai plus rien à foutre, bégaya-t-il.

Je mesurai le chagrin du personnage tout en continuant de tapoter la montre. Je me souvins qu'une connaissance éloignée s'était éteinte un 31 décembre, dans la dernière heure de l'année, avec ce vague sentiment de tomber en panne d'essence juste avant la ligne d'arrivée. J'allais lui confier cette remarquable anecdote pour relancer la conversation et le remettre d'aplomb quand, je m'aperçus que j'étais en train

de tapoter le cadran de ma propre montre... Et qu'il n'y avait personne à côté de moi !

Suite à ce dédoublement de personnalité plutôt instructif, je passai par la boulangerie pour y acheter une pâtisserie, puis je me mis en route pour m'adonner à mon loisir favori : au bord de la voie ferrée, je vins me blottir derrière un muret pour y surveiller l'arrivée d'une locomotive. Lorsque je vis un train s'approcher au loin, je me frottai les mains d'enthousiasme avant de prendre position. Agenouillé, je restai alerte jusqu'au moment opportun... J'entendis la locomotive se rapprocher, je sortis de ma cachette pour me faire raser le visage par le train lancé à plus de 250 km/h. L'acte fut court mais décoiffant. Une fois ce plaisir assouvi, une indescriptible satisfaction a rempli mon être et je me sentais paré pour rentrer dans mon modeste appartement des années soixante.

Je posai mon précieux croissant aux amandes sur la table basse, me versai un fond de café avant de m'installer dans le fauteuil. Quand le constat de la solitude devint top amer, je saisis la pâtisserie pour en croquer un morceau : je mâchai lentement, tentant de prolonger le vertige que représente la première bouchée pour différer ainsi la gratification accordée aux papilles gustatives. Après une mastication exagérément longue, je plongeai mes lèvres dans l'amertume du café. Puis revins à ma friandise pour renouveler le festival de saveurs, dans une alternance d'âpreté et de douceur.

Je me retournai pour considérer mon salon : j'étais censé avoir fait le ménage, mais il me semblait que j'avais simplement déplacé de la poussière. L'aspirateur m'observa et souffla encore. Je lui signifiai que je n'avais aucun compte à lui rendre et qu'il ferait mieux de s'occuper de sa dépression à lui. Face au soleil couchant, je songeais aux ouvriers qui

avaient bâti l'immeuble dans lequel je résidais : « Y'a des gars qui ont monté ces murs, ils ont tiré des câbles, cintré des tuyaux de cuivre, posé le revêtement de sol... Est-ce qu'ils se sont bien marrés en faisant le job ? Est-ce qu'ils voyaient leur boulot comme un temps de service dévoué uniquement à leur employeur ? Est-ce qu'ils avaient des emmerdes dans leur couple pendant qu'ils turbinaient ? Est-ce qu'il y avait un stagiaire qui les trouvait cons mais qui rigolait quand même à leurs blagues de cul ? » Ces gars-là devaient être vieux désormais, ou morts. Même le stagiaire. Vieux au point d'être cloués dans un fauteuil, le regard perdu dans le lointain, se souvenant peut-être d'anciennes scènes vécues dans mon appartement alors en construction. Soudain, j'entendis un son de moteur qui approchait... Un train arriva lentement et s'arrêta au bord de mon balcon. Comme on le sait désormais, les trains qui roulent à faible vitesse ne m'intéressent pas ; en revanche, les trains circulant dans le ciel ont quelque chose de spécial, voire d'inédit. Le véhicule stoppa sa marche et je me retrouvai face à un wagon totalement à l'arrêt, j'entendis la décompression de la porte et celle-ci s'ouvrit dans un mouvement désespérément lent... Après tout, j'avais le temps. Un bras tendu sortit alors du wagon, un bras sans doute relié à un corps :

— Qui êtes-vous ?

La main ne répondit pas.

— Que voulez-vous ?

La main fit signe de monter.

— Pourquoi devrais-je monter ?

La paume de la main s'agita de façon péremptoire. J'allais sortir mon portefeuille, imaginant qu'on me réclamait de l'argent, mais la main oscilla comme pour signifier qu'il n'était pas nécessaire de mettre la main à la poche. J'hésitai un instant à monter dans ce train, songeant aux conséquences

d'un voyage sans titre de transport valide, mais dans un excès de lucidité et bravant les interdits, il me sembla que ne pas accepter cette invitation insolite relevait du caprice. Il y avait là une opportunité manifeste de rompre la monotonie : j'empoignai la main et fus tiré dans le wagon.

— Bonjour Berthain, je suis Berthain.

J'avais face à moi un parfait clone apprêté en conducteur de train.

— Bonjour Berthain, je suis Berthain, répondis-je.

— La visite sera courte, mais intense, précisa-t-il.

— J'aimerais autant qu'elle soit longue et tranquille.

— Non, désolé.

Le Berthain conducteur me guida dans la cabine des commandes et nous atteignîmes rapidement les 500 km/h sur des rails traversant la ville. À cette vitesse, on ne voyait plus le paysage défiler – impression d'être assis sur une balle perdue.

— Pas trop peur ? me demanda-t-il.

— Je crois de moins en moins à la mort, merci. Dites-moi, appuyer sur la pédale et sentir que le véhicule est sous votre contrôle, ça vous fait du bien ?

— Oui, c'est tout à fait ça. Il faut bien que quelqu'un ou quelque chose nous obéisse, sans quoi la vie est une insupportable soumission. Et puis seule l'action libère l'esprit, alors, pour esquiver notre dernier souffle, il faut s'agiter en tous sens, il faut brasser de l'air, beaucoup d'air.

— Certains veulent vivre, d'autres veulent exister. Chez les seconds, on trouvera les caractéristiques des premiers ajoutées d'un ego à entretenir. On sait bien que les premiers aspirent aussi à de la reconnaissance mais ils n'en font pas un projet de vie, ils existent pour vivre quand les autres vivent pour exister. L'existence est même plus importante que la vie chez eux, de sorte qu'ils seraient prêts à mourir pour exister.

— Et alors ? demanda-t-il d'un air sérieux.

— Suicidez-vous : vous deviendrez quelqu'un.

Soudain, il fut impossible de voir quoi que ce soit ! Une lumière aveuglante explosa en face de nous, un terrible spot éclatant vint occuper tout l'espace dans une extraordinaire fulgurance. La réalité se tordait, comme si la Nature du monde offrait son bouquet final. Cet éblouissement ressemblait à une forme de vérité, celle que l'on ose rarement regarder en face. Et puis plus rien...

Sans comprendre comment ni pourquoi, je me retrouvai chez moi, dans mon fauteuil, lourd et fatigué. Les conditions du voyage et le décalage horaire n'y étaient sans doute pas étrangers. Je me sentais comme un amnésique ayant vécu un trauma profond, j'avais l'impression que l'on avait dissocié mon esprit de ma chair, que mon identité et mon corps n'étaient plus les mêmes... Je jetai un regard panoramique sur l'ensemble de la pièce et, miracle, je pus constater deux choses : le ménage était fait et mon aspirateur souriait avec un air satisfait. J'étais heureux.

MON AMI POKEMON

Brice Gautier

Édouard ne dit jamais rien. Il arrive le matin juste avant la sonnerie et va s'asseoir directement à sa place, au troisième rang à droite, sans adresser la parole à personne, à côté d'Hakim qu'il ignore royalement comme si chaque jour un voisin inconnu et antipathique lui était imposé. Il plonge les mains dans son cartable posé à ses pieds, fouille avec une concentration disproportionnée et pendant de longues secondes entre le goûter de dix heures et les cartes Pokémon pour en extirper sa trousse et les cahiers dont il aura besoin pour la classe, les dispose soigneusement sur la table puis croise les bras tandis que les autres élèves finissent d'entrer bruyamment et de s'installer à leur place.

Quand on l'interroge, il semble peser longuement la nécessité de répondre et la possibilité de s'y soustraire, puis au bout de quelques interminables secondes lâche quelques mots précautionneusement choisis, toujours exacts, avant de replonger dans son mutisme avec un soulagement visible.

Édouard passe les récréations seul à contempler ses cartes Pokémon. Les rares téméraires qui tentent de lui adresser la parole sont accueillis par un tsunami de silence devant lequel n'importe qui reculerait avec effroi pour ne pas s'y retrouver

englouti.

Un petit garçon de huit ans qui n'a pas d'amis, ce n'est pas normal, me répété-je en boucle pour me donner le courage de convoquer ses parents, ce que je finis par faire au motif que je me faisais du souci pour l'intégration de leur enfant dans le groupe classe.

Ils répondirent tous les deux à l'appel. Elle, une grande femme blonde élégante aux longues jambes fines gainées de bas noirs, belle quadragénaire très maquillée, foulard de soie et tailleur impeccable démodés sur des escarpins incompatibles avec l'orthopédie la plus élémentaire. Lui, tiré à quatre épingles, la quarantaine avancée mais séduisante de l'homme qui sait qu'il plaît aux femmes, front large, nez busqué, lèvres pleines, barbe de trois jours savamment entretenue, il ne déparerait pas dans une publicité pour placements financiers tant il conjugue charme et assurance. Je les fais asseoir devant mon bureau, Édouard entre son père et sa mère, son mur de silence entre eux deux. Nous échangeons des politesses de pure forme, merci d'avoir pris le temps de venir, votre petit garçon obtient de très bonnes notes, ce n'est pas de ses performances scolaires dont je voudrais vous parler. Monsieur fronce un sourcil presque amusé, Madame se rencogne imperceptiblement sur sa chaise, Édouard contemple silencieusement des petits monstres jaunes virevoltants visibles de lui seul.

L'atmosphère change sensiblement quand je demande aux parents si leur enfant se comporte de la même façon lorsqu'il est à la maison. C'est le père qui répond en me demandant sans animosité de quoi je veux parler au juste. J'évoque prudemment le silence têtue du petit garçon, sa solitude dans la cour de récréation, son absence totale d'interaction avec d'autres enfants de son âge, sans parler de ses relations avec les adultes qui semblent relever d'une communication avec des extra-terrestres. Madame garde un étrange silence et contemple fixement le coin de mon bureau, le front plissé et

l'œil vide. Monsieur reprend la parole, sa voix est bien posée, il utilise un vocabulaire précis et recherché. Il abonde dans mon sens, oui, Édouard a toujours été un petit garçon effacé, voire introverti, mais que voulez-vous, chacun son tempérament, non ? Il s'anime, retrouve ses réflexes de vendeur, éloquent, charmeur, ses mains parlent autant que lui. Il me vante les capacités de son fils, intelligent, sensible, curieux, gentil, une vraie crème de gosse mais, comment vous dire ? Pas là, oui, c'est le mot.

Pas là.

Le silence s'abat sur ces deux derniers mots, posés entre nous comme une boîte que personne n'oserait ouvrir.

Maintenant, Madame, reprend le père d'une voix aimable, dites-nous quel est le problème exactement.

Son sourire est aussi amical qu'une fenêtre ouverte sur le vide sidéral, et son regard est impassible.

Je choisis minutieusement mes mots, évoque les difficultés d'intégration d'Édouard, mes doutes sur son bien-être en général, évoque le bénéfice qu'il trouverait à consulter la psychologue scolaire, mais déjà le père est debout, comme éjecté de sa chaise par ce mot sacrilège, *psychologue*, et pourquoi pas psychiatre ? Il ne dit rien mais j'entends distinctement l'argument de tous les parents qui réagissent de la sorte : pourquoi perdre son temps à s'occuper de ces lubies de gamin et autres peccadilles du même tonneau ? Laissez donc le même vivre comme il l'entend !

Le temps est soudain compté pour le père, la discussion est close. Il me remercie pour l'attention que je porte à son fils mais il n'a guère de temps à consacrer à régler des problèmes qui n'existent pas. Il me tend une main énergique et distraite, puis fait volte-face et se dirige vers la porte d'un pas qui n'admet pas la contradiction. Madame et Édouard se lèvent en silence, la première m'adresse un signe de tête embarrassé, le second m'ignore, et tous deux sortent docilement à la suite

du père.

Ni l'un ni l'autre n'ont prononcé une parole.

C'est au moment où je referme la porte sur Madame que je vois l'hématome, là où le foulard de soie a légèrement glissé vers son épaule. La peau est violacée tout autour de son cou comme si quelqu'un avait tenté de l'étrangler, formant un collier irrégulier, bleu foncé et jaune. La vision ne dure qu'une demi-seconde car déjà la famille est dans la rue, procession silencieuse derrière le chef de famille qui s'engouffre dans une Audi haut de gamme garée sur la voie cyclable, et qui démarre sur les chapeaux de roue.

Je reste immobile sur le parvis de l'école, tétanisée par ce que je viens d'apercevoir. J'essaie de me remémorer la conversation que nous avons eue pour y trouver des indices de quelque chose que je devrais signaler à la police ou aux services sociaux, mais je n'y trouve aucune certitude qui puisse alimenter les soupçons de la puissance publique.

Je rentre chez moi démoralisée.

Le lendemain, je demande à Édouard de rester dans la salle de classe pour discuter pendant la récréation. Le mot *discuter* le fait tiquer, mais il accède docilement à ma requête. Je le fais asseoir à sa table et lui donne une petite pile de feuilles de papier et une trousse pleine de feutres, puis lui demande de faire un dessin de sa famille. Il me regarde fixement pendant quelques secondes, interloqué, puis se met au travail avec la même concentration que lorsqu'il s'attaque à un exercice d'arithmétique particulièrement ardu. Il trace quelques traits déterminés, change de couleur, n'hésite pas une seconde, il sait exactement quoi dessiner. Pendant qu'il travaille, je retourne à mon bureau et feins de ne pas m'intéresser à ce qu'il fait. Du coin de l'œil, je le vois changer de feuille et attaquer un autre dessin avec une égale résolution. Dix minutes plus tard, il pose son feutre, croise les bras et rejoint son monde parallèle

où des monstres japonais mignons évoluent pour devenir plus forts et plus laids, comme de braves adolescents normaux. Je laisse passer une dizaine de secondes stratégiques destinées à masquer mon impatience, puis je me lève et récupère les dessins.

Sur le premier, Édouard a dessiné un cochon tout rose avec des yeux noirs et des pattes stylisées très fines, presque des bâtons. Sur le second figure un personnage de dessin animé que je devine être un Pokémon. Encore, pensé-je, déçue. Il a la peau bleue et quatre bras musclés, dont deux sont terminés par des poings anormalement gros et serrés, figés dans la position du boxeur qui se prépare au combat. Le dessin très précis, Édouard est un spécialiste du genre. Un tout petit soleil éclaire la scène en haut à droite de la feuille. Mes mains tremblent. Je demande à Édouard si c'est son Papa qui est dessiné là. Il secoue négativement la tête. Une onde de soulagement parcourt mon échine. Édouard précise, laconique : c'est moi. Toi ? Oui, comme ça je peux écrabouiller tous ceux qui veulent faire du mal à ma maman.

Il n'a jamais dit autant de mots d'affilée et les larmes me montent aux yeux. Je respire à fond, prends l'autre dessin pour faire diversion. C'est un cochon, dis-je pour briser le silence bien que ce soit évident, le trait est juste. Le petit garçon acquiesce, magnanime. Tu aimes les cochons ? Édouard fait non de la tête. C'est Maman, dit-il, sans émotion particulière.

Je n'ai pas le temps de m'offusquer de la comparaison car déjà Édouard explique sur le ton de l'évidence que son père appelle toujours sa mère « grosse truie ». Je ne trouve rien à répondre. Je regarde le dessin à nouveau et, dans un éclair, je comprends pourquoi les jambes sont si fines. Il ne leur manque que les escarpins. Je demande doucement à Édouard s'il veut bien me donner ses dessins. Il ne semble pas concerné par ma question et je m'autorise à les ranger dans mon cartable sans laisser transparaître mon trouble.

Il se passe plusieurs semaines pendant lesquelles je me ronge d'inquiétude. Je lis tout ce que je peux trouver sur la manière de signaler une situation de violence conjugale. Édouard se mure chaque jour un peu plus dans un silence protecteur. Ne pas parler de ce qui se passe chez lui, ne pas risquer de mettre sa mère encore plus en danger. Je l'imagine rongé de culpabilité, rêvant du fond de son silence qu'il se transforme en Pokémon vengeur pour rendre la justice de la seule manière qu'il connaisse : en cognant sur tout ce qui le menace.

Un jour, je réalise qu'Édouard possède un téléphone mobile qu'il utilise exclusivement pour jouer avec une application lui permettant de chasser des créatures numériques à travers tout le quartier. N'y tenant plus, je lui demande une nouvelle fois de rester à la récréation, puis, désignant l'appareil, je lui révèle que je connais très bien le Pokémon à la peau bleue qu'il a dessiné l'autre jour. Mackogneur ? Oui, c'est ça, Mackogneur. Mackogneur, c'est un ami proche et tu sais quoi ?, il m'a donné son numéro de téléphone. Tu peux le joindre n'importe quand de ma part, tu veux que je te montre ? Édouard me regarde d'abord d'un œil méfiant, une adulte qui fréquente des Pokémon ? Mais la curiosité est la plus forte et il fait un timide *oui* de la tête. Je lui prends l'appareil des mains, ajoute un contact *Mackogneur* dans son carnet d'adresses. Si quelqu'un fait du mal à ta Maman, tu n'as qu'à lui envoyer un message à ce numéro à quatre chiffres. Écris juste : *aide Maman* et donne bien ton adresse à toi, je te l'ai recopiée ici, dans la fiche du contact, tu vois ? Tu l'appelleras ? Nouveau hochement presque imperceptible de la tête. Édouard lève les yeux vers moi, soutient deux secondes mon regard et, sans un mot, sort dans la cour en serrant son téléphone contre lui.

DESCRIPTION D'UNE RUINE

Gilles Ascaso

On dit souvent que les maisons ont une âme. Les maisons sont vivantes, oui, et plus encore : elles possèdent une conscience. Une volonté. J'en avais l'intuition avant d'habiter en ces murs, et maintenant, après des décennies passées dans la maison, je le sais, comme je sais qu'elle sera là pour moi dès que les choses tourneront mal.

Cette maison était une maison toute simple. Aucun orgueil, aucune vanité dans son apparence. Elle ne cherchait pas à étonner, elle ne cherchait pas à séduire. On pouvait passer à côté sans la remarquer. Sa seule originalité consistait en une avancée vitrée devant la porte d'entrée, comme une petite véranda posée sur un soubassement maçonné qui donnait à l'ensemble un air anglais. L'hiver, j'y déposais chaussures sales, parapluies et gros manteaux ; l'été, casquettes et chapeaux. Les combles étaient aménagés sous le grand toit d'ardoises, et les trois chiens-assis – les chambres et la salle de bains – agrémentaient la façade côté jardin. Un jardin ni trop grand ni trop petit, la superficie parfaite pour moi. On accédait au terrain par un portillon entre deux piliers de briques surmontés d'une poutre qui soutenait une glycine centenaire. Une allée bordée de rosiers menait à l'entrée, encadrée de deux

tilleuls, et, plus loin, un massif d'hortensias occupait l'angle près des cognassiers. L'appentis, qui abritait un salon de jardin en rotin, reliait le garage au corps principal d'habitation. À l'arrière, l'étroite bande de terrain permettait de faire le tour de la maison.

Comment expliquer, comment décrire le dialogue muet qui s'est peu à peu instauré entre elle et moi ? En plus de me servir de refuge, j'ai très vite senti qu'elle me rendait l'amour que je lui portais. Il n'y a pas de mots d'amour, il n'y a que des preuves d'amour, dit-on. Et des preuves, j'en ai reçu beaucoup. De violentes tempêtes frappent souvent la région, l'hiver, occasionnant des dégâts à bien des constructions. Curieusement, je n'ai jamais eu à déplorer la moindre ardoise emportée, le moindre carreau brisé, la moindre branche cassée. Les rares voisins avec lesquels j'échangeais parfois quelques mots, à l'époque, me disaient que j'avais de la chance, que ma maison devait se trouver hors d'un couloir de vent. Moi, je sais bien que là n'est pas l'explication. L'explication, c'est que ma maison me protège. Quand de violents orages lancent leur foudre sur la terre, jamais elle n'est tombée chez moi. En périodes de canicule, jamais je ne souffre de la chaleur entre ses murs ni sous les arbres du jardin. Et lorsque les événements ont commencé à vraiment mal tourner, je savais que j'étais en sécurité. Je ne vois pas où j'aurais pu aller, d'ailleurs. Il était déjà trop tard pour fuir. Mes papiers n'étaient plus en règle et m'approcher de l'administration, c'était me condamner.

Alors, j'ai décidé de ne plus entretenir le terrain. La première année, on ne pouvait pas s'en rendre compte. Certes, haies, arbustes et tilleuls n'étaient pas taillés, mais cela ne se remarquait pas vraiment. Ce n'est que la quatrième ou cinquième année que l'apparence de l'endroit a commencé à visiblement se modifier. La glycine a retrouvé sa liberté la première, si bien que le portillon et les deux piliers de briques ont disparu sous les lianes gourmandes. Au bout de quelque

temps – je ne saurais dire combien de temps exactement, le calendrier étant devenu pour moi un concept inconsistant – on ne pouvait plus voir ni piliers ni portillon. Du chemin, il était impossible de deviner là une entrée de propriété. Pourtant, on distinguait encore la maison car son grand toit dépassait de la végétation. Je me suis donc appliqué, les saisons suivantes, à inciter les plantes et les arbres à prendre leur envol.

Les hortensias ont étiré leurs pousses démesurément vers la lumière. Les rosiers, faute de soins, ont perdu la force de fleurir et ont retrouvé leur état primitif de ronces conquérantes. Herbe à mi-cuisses, fusains fous, chèvrefeuilles indomptables, monstrueux lauriers, la nature reprenait ses droits. Les rameaux des tilleuls n'ont pas tardé à caresser le faîtage. De là, il leur était facile de monter jusqu'à la cheminée et encore plus haut.

Un jour, un été, alors que j'étais assis sur le banc près de ce qui naguère avait été un massif de sauges, au milieu des chants d'oiseaux et à l'abri de la chaleur, j'ai réalisé que les arbres au-dessus de moi, avec leur entrelacs de branches, comme des voûtes, s'étaient changés en une cathédrale sylvestre. Les feuillages se faisaient vitraux, et la lumière fragmentée, teintée de toutes les nuances de vert, pailletait la façade d'une multitude de points éphémères emportés par la brise qui faisait frémir l'édifice. Je me suis levé. J'ai levé haut les yeux, qui se sont remplis de larmes. Alors, je suis allé jusqu'au chemin communal. J'ai regardé. Le jardin avait recouvert la maison. La maison était devenue invisible. J'étais devenu invisible. Insoupçonnable.

Je vais au supermarché une fois par mois. Je marche longtemps, jusqu'à celui d'un autre quartier. J'y vais aux heures les moins fréquentées. Je ne parle à personne, ne regarde personne. Excepté ces rares sorties, je reste avec la maison. Je lui parle, elle me comprend. J'ai toujours été un homme fragile, j'imagine. Fragile comme il y en existe des

millions. Tous les hommes ne sont pas des guerriers. Tous les hommes ne sont pas des héros. Nous ne sommes pas tous des mâles alpha, malgré les nouveaux diktats. Mais avec elle pour veiller sur moi, je me sens rassuré. Sous son toit, c'est moins difficile de vivre sans eau chaude ni chauffage, sans écran, sans médecine – j'ai résilié tous les contrats depuis longtemps.

L'autre matin, ils ont emmené mon voisin. J'ai tout vu, depuis le trou aménagé dans la gigantesque haie. Ils ne tarderont pas à me trouver, c'est certain ; à moins qu'ils ne passent leur chemin, croyant qu'il n'y a sous la friche que les ruines d'une maison livrée à la vermine. Mais cela ne fera que retarder le moment où ils arriveront, car ils inspectent, explorent et fouillent tout avec ordre et méthode. Oui, tôt ou tard ils seront là. Ils pénétreront sur le terrain, ils ouvriront leur passage à grands coups de machette, ils verront les ruines, ils me trouveront – alors, alors la maison s'écroulera sur eux, les transpercera, les enfouira sous ses gravats dont la poussière, en retombant comme une membrane étouffante, imposera le grand silence à la forêt. La maison me sauvera, je le sais.

UNE ENFANT DU SANG

Anixa Carrie

J'avais découvert cette fête.

Je conduisais déjà la Dodge.

Pendant un petit bout de temps, j'avais conduit la camionnette de ma mère puis, après m'être débarrassée de la ferme, j'avais refile la camionnette à une casse et avais trouvé, par la même occasion, la Dodge.

Je ne savais pas trop où aller.

C'était en rase campagne.

Je suis restée un bail de temps à l'écart des lumières. J'entendais de la musique. Au travers des vitres de la Dodge, je percevais des sons répétitifs, lourds, des sons qui cognaient contre le pare-brise, la carrosserie couleur eau sale. C'était comme si des tas d'oiseaux nocturnes se crashaient contre la Dodge. Des suicides à répétition, des putains de kamikazes. Et j'étais là, à l'arrêt sur le bas-côté de la route déserte. En pleine cambrousse. Là, à me ronger les ongles, à me dire : « J'y vais, j'y vais pas ? » Puis à y aller, à prendre cette décision, seule, d'y aller. Et même si les lumières qui assassinaient le ciel semblaient proches, même si la musique agressive ne me lâchait pas, il fallait trouver un chemin pour s'en approcher, un chemin en plein champ, que des champs à perte de vue,

des champs moissonnés, propres, des champs souillés par ce vacarme, cette dégénérescence qui giflait la nature, s'accaparait la nuit.

Et je l'ai trouvé. La Dodge et moi, on a repéré une sorte de sentier qui coupait à travers champs, un long serpent aplati qui dessinait des courbes au milieu d'un bosquet, et plus on approchait des lumières et des sons, plus on croisait d'autres véhicules garés n'importe où, n'importe comment. Des camionnettes, des bagnoles, des camping-cars, des deux-roues, même.

Je ne me suis pas arrêtée près d'eux, j'ai encore roulé.

J'étais dans un champ. Je voyais tout. Les spots qui propulsaient les lumières, les énormes enceintes qui dégueulaient la musique. Des gens, des centaines de gens couchés par terre, à gesticuler devant les enceintes, des gens puis un type avec une torche dans les mains, un type qui me faisait des grands signes, qui me disait de freiner, de ne pas continuer, que je devais lever le pied.

C'est ce que j'ai fait.

Il a passé la Dodge au crible. Il l'a aveuglée du faisceau puissant de la torche, il a marché vers ma portière, il se méfiait, je le remarquais à sa façon d'avancer, ou alors il était défoncé, ou les deux, j'ai baissé ma vitre, il m'a cramé le visage avec la torche.

— Tu viens pour la fête ? il a demandé en zieutant le mieux possible dans la Dodge. Tu veux faire partie de la Rave ?

C'est comme ça que j'ai su que c'était une fête, une Rave.

Il a ajouté :

— T'es pas là pour nous chercher des crosses, hein !

J'ai haussé les épaules. J'ai dit :

— Quelles crosses ?

Il est resté muet. A encore éclairé ma figure, l'intérieur de la Dodge, comme s'il voulait découvrir un indice, comme un flic pourrait le faire, puis il a questionné :

— T'es du coin ? T'es invitée ?

— Non, ni l'un ni l'autre. Je passais sur la route, j'ai vu les lumières, je suis curieuse, c'est tout ! j'ai répondu en tentant un sourire.

Il ne me l'a pas rendu. Il a juste rétorqué :

— D'accord, mais gare ta voiture avec les autres, dans le bois.

J'ai hoché la tête, je ne l'ai pas remercié. J'ai fait une marche arrière sur plusieurs mètres puis j'ai repris à pied.

Quand j'ai passé le point où je venais d'avoir la discussion, le type à la torche n'était déjà plus là.

Un autre gars est venu vers moi. Il était habillé d'une combi de l'armée. Un peu comme le pantalon de camouflage que je portais à ce moment-là. Il a fait :

— Hé, salut, toi ! Tu veux t'éclater ?

Sa voix gueulait pour s'élever au-dessus du boucan. Sa voix déraillait. Il avait des yeux tout petits, identiques à des fentes. Il n'en finissait pas de gesticuler devant moi.

— Sûrement ! j'ai répondu sans chercher plus loin.

— Alors, suis-moi, il a conclu. Fais confiance à la Voie lactée.

La Voie lactée, c'était son camping-car. C'est comme ça qu'il l'appelait. Le mec était sec comme une branche morte, il nageait dans sa combi de l'armée. Au début, je ne savais pas que j'allais devoir le faire. Il a dit : « C'est lui, la Voie lactée. C'est lui, le roi du voyage, mon adorable camping-car. Cool, non ? » Il avait posé cette question en s'en foutant. Là-dedans, ça ne sentait rien de spécial, c'était assez propre. Quelques canettes par terre, mais vraiment, on pouvait bouger sans se prendre les pieds dans des ordures. J'ai vu son lit. Au fond,

près du cul du camping, j'ai maté en direction de son lit. Et les draps étaient tirés. Et la couverture genre écossaise était aussi tirée, bien lissée. J'ai prononcé :

— C'est ce qu'il faut, un lit bien fait. Ça évite les cauchemars. Et quoi, qui aime les cauchemars ?

Il s'est retourné vers moi. J'étais dans son dos pendant qu'il faisait coulisser des rideaux aux fenêtres, il s'est étonné :

— Hein, qu'est-ce que tu dis ? J'aime pas les cauchemars, putain ! Pourquoi tu voudrais que j'aime les cauchemars ?

— J'ai pas dit ça, j'ai répondu. J'ai juste demandé qui pouvait les aimer.

Il a laissé tomber, s'est remis à s'occuper des rideaux. Du tissu quelconque, sans intérêt. Du tissu sombre qui devait étouffer la lumière, n'importe laquelle.

— Mets-toi à l'aise, il a repris. Je vais nous préparer un cocktail.

— Je bois pas d'alcool, j'ai annoncé, direct. J'en ai jamais bu.

Les voix et l'alcool ne faisaient pas bon ménage. Les voix se noyaient dans l'alcool. Ou plutôt, elles se mettaient à hurler comme possédées, et les voix couraient dans mes veines au même rythme rapide de l'alcool. Elles pompaient le sang de mon cœur, sciaient mes nerfs, tentaient de se faire entendre, en vain. Elles n'étaient alors que hurlements, souffrances, lamentations qui remontaient le long de ma trachée, et me faisaient dégueuler sur mes pompes, par terre, n'importe où, pourvu que ça dégueule.

— Vraiment ? il a dit, étonné. Tu es ce style de meuf ?

J'ai approuvé. Il a répondu « Pas grave. » Il a ouvert un mini-frigo blanc, un frigo avec une porte décorée d'un autocollant *Je freine pour les animaux*, il a fouillé dedans et il a déclaré :

— C'est d'un autre cocktail que je te parle. Un cocktail de la Voie lactée, hallucinant et doux qui va te faire voir, au moins, quatre cents milliards d'étoiles.

Il s'est marré. Je suis restée plantée derrière lui. Dehors, la musique continuait de tout foutre en l'air. Les étoiles, la lune, les oiseaux nocturnes, les champs moissonnés, tout, même la Galaxie, j'en suis sûre. Entre les interstices des rideaux, la lumière des spots s'infiltrait. Il a relevé son cul, une petite boîte rectangulaire dans l'une de ses mains, il m'a dit :

— Tu me fais penser à cette actrice des années soixante-dix. T'as les mêmes yeux de myope. La même forme de figure. Tu vois de qui je veux parler ?

J'ai répondu « Non », j'ai ajouté que je n'étais pas calée en actrices, il a rétorqué :

— On s'en tape. Moi, ça m'excite. Il paraît que cette nana est devenue timbrée, qu'elle entend des voix ou une connerie comme ça. T'es pas tarée, toi ?

— Je ne pense pas, j'ai dit. Tu as peur des gens fous ?

— Ah, ah ! autant que des cauchemars, si tu veux savoir. Mais ça, il a continué en ouvrant la boîte, c'est le nirvana, c'est tout le contraire, c'est du positif plein pot.

J'ai zieuté ce qu'il me montrait. Il avait juste allumé une faible lumière orangée. Je n'ai pas bien vu. Des cachets, des pilules, j'étais hors connexion.

— C'est quoi ? j'ai dit.

— *Waou !* Tu viens de quelle planète, gros yeux ? T'as jamais entendu parler de l'ecstasy, ça ne te dit rien ? Non, tu me fais marcher. Qu'est-ce que tu fous là, alors, dans cette teuf ? Tu t'es égarée ?

Il ne bougeait plus, sa boîte pleine de pilules dans le creux de sa main. Il me fixait, abasourdi. J'ai raconté :

— J'étais sur la route avec ma Dodge, j'ai remarqué les lumières. Je roulais au hasard, je fais souvent ça. J'aime bien conduire. Et puis, j'ai entendu la musique. J'ai arrêté la Dodge, j'ai regardé d'où ça venait. J'ai décidé de venir voir. Ouais, c'est ça.

Il me zieutait bizarre. Ses yeux fentes dans mes yeux comme

des billes. J'ai répété « C'est ça », et il s'est exclamé :

— T'es dans un film ? On dirait un scénario à deux balles. Toi aussi, t'es actrice ? T'es la sœur de l'autre, celle qu'a viré dingue ?

J'ai dit « Pas du tout », j'ai dit :

— T'aimes vraiment le cinéma, hein ! Moi, je n'y connais rien. Et t'es malade ? Je veux dire, ces médocs, c'est parce que tu es malade ?

Il a haussé le regard. Ses doigts ont refermé le couvercle de la boîte, clac ! Il m'a proposé :

— Viens t'asseoir sur mon lit, on va discuter.

C'est là qu'une première voix s'est fait entendre. Elle m'a dit : « Fais gaffe. » Et puis une autre a ajouté : « Tu devrais te débarrasser de ce type. C'est un parasite. »

Le mec a pris ma main. Il m'a guidée jusqu'à son lit au fond du camping-car, son lit lissé, pas en pagaille, son lit de rêves. « Qu'est-ce que tu fous ? » a paniqué une troisième voix. « C'est un ennemi. Éventre-le. Ses tripes sont noires, pourries. » « Y'a un couteau à ta droite » m'a fait remarquer la voix quatre. « Prends ce couteau, et taille-lui le bide jusqu'à la glotte. Fais ça. Débarrasse la terre de cette immondice. »

C'était un devoir que les voix me dictaient. Il fallait que je nettoie les lieux. Que la Voie lactée retrouve tout son éclat, qu'il arrête de polluer l'existence des autres, la mienne, tout de suite. C'était ça, et sa bite. C'était le couteau à ma gauche, posé sur un cube en plastique blanc, un cube qui faisait office de meuble, de table de nuit, et pourquoi laisser traîner un couteau de cette envergure – celle d'un couteau de boucher – sur une table de nuit en cube ? Pour mourir ? Pour me simplifier le travail ?

— T'es une drôle de nana, il a dit en s'asseyant à côté de moi. T'es aussi planante que les cachets dans cette boîte. Ou presque, il s'est repris. Tu me plais, tu le sais, ça ? C'est peut-être une meuf comme toi qu'il me faut.

« Tranche-lui la gueule ! » a vociféré l'une des voix. « Vas-y, magne ! » « Purge-le ! » ont scandé les autres en cascade. « Purge-le, purge-le, purge-le... »

Le type continuait de parler, mais c'est à peine si je l'entendais encore. Les voix envahissaient toute ma tête, mon crâne, et le type a défait la braguette de sa combi, et son sexe est apparu, un sexe épais, court, qui se dressait hors de la combi, un putain de manche qui tressautait sous mes yeux, tandis que la main gauche du type s'approchait de ma main droite, tandis qu'il cherchait à s'emparer de mes doigts, qu'il voulait les guider jusqu'à son manche. « Satan ! Satan ! » disaient les voix. « Purge, purge... » Et moi, dans un sursaut :

— Pourquoi tu veux mourir ? Pourquoi tu fais tout pour crever ?

Il s'est exclamé « Hein ? » Il a ajouté :

— Ouais, mourir de plaisir, t'as raison. C'est ça que je veux. « Purge-le, purge-le, purge-le... »

Et je n'ai pas touché à sa bite, pas aussitôt. J'ai attrapé le couteau sur le cube, et je lui ai planté dans la gorge. J'ai donné un grand coup dans sa saloperie de gorge, et du sang a giclé direct, du sang brûlant qui a éclaboussé la couverture écossaise si bien tirée, le sol du camping-car, toutes les myriades d'étoiles de la Voie lactée, mon pantalon, ma figure.

J'ai failli vomir. Son sang puait. Les voix n'en finissaient plus de scander des mots, des syllabes, toute sorte de sons que je ne pigeais plus, mais qui colmataient mon esprit, ma tête, et le type a glouglouté, il a fait : « *Agleu, agleu...* » d'une façon comique, et son sexe bandait toujours, et il a plaqué ses deux mains sur sa gorge, mais le sang a persisté à gicler, il passait entre ses doigts, et les voix n'étaient plus des voix, c'était des caisses de résonance, comme les enceintes, dehors, le vacarme qui faisait onduler les corps, et je l'ai refrappé avec la lame poisseuse du couteau, je l'ai éventré en partant du côté gauche, près des côtes, j'ai forcé pour que le tranchant fasse

son boulot, pour que la pointe s'enfonce profond, et j'ai réussi à remonter la lame vers le nombril, et je me suis affalée sur lui, ma figure a buté contre son sexe dressé, je me suis vautrée sur son bide parce que c'était pas mal d'efforts à fournir, et il devenait mou, il était déjà à moitié crevé, et j'ai retiré d'un coup sec le couteau de ses tripes, et j'ai cogné à plusieurs reprises sur sa queue, et quand il ouvrait la bouche pour essayer d'appeler à l'aide, aucun mot ne se formait, c'était juste et rien que du sang qui sortait, juste et rien que sa vie qui se barrait.

Les voix tapaient des pieds. On aurait dit ça, qu'elles tapaient des pieds, identiques à des mêmes déchaînés. Elles étaient survoltées.

Il a fait « *Agleu* » encore une fois. Il était à la renverse sur son lit souillé, il était avec moi sur lui, ensanglantée. J'ai redressé le couteau, mon corps puis, d'un unique coup, je lui ai replanté dans la gorge, très proche du menton, et j'ai remonté vers ses dents, sa bouche ouverte telle une caverne ténébreuse et vaseuse, et il a arrêté de gesticuler, il n'a émis aucun son, il a arrêté de faire chier le monde, de se croire plus malin que le monde, plus au courant de tout, des actrices, des cachets, des noms à la con à donner aux camping-cars, il a oublié son sexe et ses envies, et il est mort, terminé, il a rejoint je ne sais quelle contrée inexistante, sûrement.

J'ai craché de la bile.

J'ai soufflé.

Mes yeux étaient embués de sang.

On aurait dit que je chialais des larmes de sang.

Mais c'était faux, je ne chialais pas.

Je transpirais le sang, j'étais une mare de sang à moi toute seule, mais en aucun cas je ne chialais.

Autour de nous, la musique ressurgissait. Les voix avaient disparu. C'était le premier.

J'ai rejoint la Dodge, il n'y a pas eu de souci. J'ai emmené le couteau puis j'ai fait gaffe en sortant du camping-car, je

n'ai pas cherché à camoufler l'autre charogne. Qui ferait le rapprochement ? Le mec à la torche ? Je serai loin, d'ici là. Ça me faisait juste chier de salir la Dodge, mais j'allais la nettoyer, plus tard, j'allais tout nettoyer. J'ai quand même couvert les sièges avant d'une bâche plastique qui traînait dans le coffre depuis mon achat à la casse, et je suis partie, j'ai quitté le bosquet, j'ai roulé en veilleuse jusqu'à la route, et j'ai continué, sans trop savoir où aller, pleins phares, après.

« Si tu ne fais pas ton lit, Pénélope, tu feras des cauchemars. Les lits défaits attirent les cauchemars. »

C'est ma mère qui me disait ça, et elle ajoutait :

« Ce sont les personnes mauvaises qui ne font pas leur lit. Est-ce que tu es mauvaise, Pénélope ? »

Un jour, ma mère m'a surprise en train de maltraiter des poules, derrière la ferme où l'on habitait.

Mais ce n'était pas de ma faute, c'était un ordre.

Un ordre qui venait du dedans, à l'intérieur de ma tête. Une voix qui avait grondé :

« Fous-moi ça en l'air. Ça pue, ça fait du boucan. Débarrasse-moi de ces inutilités. »

Et j'avais obéi.

La voix était nouvelle. Avant mes treize ans, je n'entendais pas cette voix. Elle s'était invitée un soir, dans mon lit. Elle avait déclaré :

« Putain, c'est l'autre imbécile qui couine ? Il n'a pas honte d'empoisonner le monde ? Est-ce que ta mère est d'accord pour qu'il couine aussi fort ? »

Et j'avais murmuré « Sûrement » et la voix avait rétorqué :

« Faudrait le buter. Faudrait lui sectionner les cordes vocales. »

L'autre imbécile, c'était un étranger.

Mon vrai père était mort dans un accident de voiture, puis ma mère avait rencontré ce type, un gros, un transpirant.

« Est-ce que tu es mauvaise, Pénélope ? »

Je donnais des coups de pied dans les poules. Dans le ventre des poules. Elles détalait dans tous les sens, mais je courais vite. Et la voix m'encourageait. Elle sifflait : « Vas-y, vas-y ! » Les poules voltigeaient quand je réussissais à en choper une. Un grand coup de godasse dans leur ventre emplumé, et elles décollaient pour retomber quelques mètres plus loin, dans la poussière de la cour, à moitié H.S., puis plus, puis de nouveau en train de déguerpir.

« C'est drôle, hein ? » s'amusait la voix. Et je répondais : « Oui, c'est ce qu'elles méritent. » « Parce que quoi ? » demandait la voix. « Parce qu'elles puent, et qu'elles font du boucan comme l'autre qui couine, la nuit. »

On était d'accord. La voix et moi, on s'entendait.

« Mauvaise. Tu as un côté mauvais, Pénélope. Est-ce que j'ai raison ? »

Ma mère s'était pointée alors que j'obéissais à la voix, et ma mère avait crié :

— Pénélope ! Qu'est-ce que tu fabriques, Pénélope ? Tu es devenue folle ? Arrête ça tout de suite !

Mais je n'avais pas arrêté. La voix me l'avait interdit. Et devant le regard paniqué de ma mère, une poule s'était envolée tellement haut que, lorsqu'elle avait rejoint le sol, son cou s'était brisé comme un vulgaire fétu de paille.

« Essai réussi ! » s'était exclamée la voix, survoltée. « Une bien belle victoire ! »

— Pénélope, stop ! Tu... Oh, mon Dieu, tu te rends compte de ce que tu fais ? Tu t'en rends compte ?

Et non, et oui, et bien sûr que oui.

Comme je me rendais compte des couinements de l'autre gros, comme je ne pouvais rien y faire, comme la voix habitait

dans moi, au-dessus de mes yeux, comme elle me donnait les directives à suivre, comment me débarrasser des nuisibles.

— Pénélope, ne recommence jamais ça ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Je veux des explications. Pourquoi tu as tué cette pauvre poule ?

Et la voix s'était marrée. Et la voix m'avait dit : « Chiale, t'as pas besoin de lui répondre. Chiale, c'est tout. » Et j'avais donc fondu en larmes, et j'avais balbutié des mots incompréhensibles, des trucs morveux, des trucs de gorge.

— Calme-toi, m'avait presque supplié ma mère. Ne te mets pas dans un état pareil. Calme-toi.

C'est comme ça que j'avais échappé aux explications à donner. Avec l'aide de la voix. Ma mère s'était fait avoir en beauté, juste le courage de balancer la poule morte dans une poubelle, et puis rien d'autre à faire, à justifier par rapport à mon acte.

« Est-ce que tu es mauvaise, Pénélope ? Est-ce que tu crois qu'il y a quelque chose en toi de moche, de laid, de malsain ? Tu le ressens ? Tu as peur de le ressentir ? C'est ce côté mauvais qui met autant ton lit en pagaille ? Tu luttas, Pénélope. C'est ça, tu luttas. »

C'était ce que ma mère aurait pu me dire, chercher à creuser dans mon corps, ma tête, les embranchements du cerveau, du mien. Mais elle se contentait de gratter en surface, de rayer le vernis sur mon crâne, pas de taper à grands coups de pioche, pas à fissurer là où squattait la voix, là où je n'étais jamais seule, ou presque, ce n'était pas constant, pas encore. C'était une voix, pas plusieurs comme aujourd'hui. C'était celle de mes treize ans. À vingt-deux, c'est différent. Tout ce qui va autour est différent. La vie a changé. Il y a eu des choses de faites. Des choses qu'il fallait absolument faire, lutter contre les parasites, les nuisibles. Les envoyer haut dans le ciel pour que ça retombe en piquet, que ça se brise le cou, et que ça crève une bonne fois pour toutes.

« Fais ton lit, les cauchemars vont venir. Tire tes draps, tes couvertures, fais ton lit, et tu trouveras la paix dans le sommeil. »

Une poignée de mensonges dans la bouche de ma mère.

Alors qu'elle me devait la vérité, elle me mentait, comme le monde ment à la Terre entière, comme le vent souffle fort pour détourner le cosmos et envoyer chier les étoiles, comme c'est n'importe quoi, et qu'il faut lutter contre l'ennemi, sans cesse.

« Tu es une enfant du sang » a dit la voix.

« Je suis une enfant du sang. » J'ai répété, les yeux fermés.

IVAN BERQUIEZ

Je serai

Joyeux anniversaire.
Je me le murmure.
Devant moi une Tsingtao. La troisième je crois.
Un plat de sushis tristes.
Et le grand classeur plastifié.
Je tourne les pages, mes doigts gras.
Je connais encore les colonnes par cœur.
Chansons internationales, je vais vite.
Chansons françaises, j'inspecte.
LED brillent en rouge bleu et vert.
La musique résonne, les applaudissements retentissent comme
les coups d'une horloge fatiguée.
Mardi soir. Pas le week-end, pas grand monde.
Habitues : la dame qui lit les nouvelles sur son iPad et, toutes
les trente minutes, monte sur scène pour entonner Edith Piaf ;
le monsieur qui ne fait que regarder à travers son verre d'eau ;
et,
bien sûr,
les deux copines qui toutes les semaines fournissent l'exacte
même liste,
Je pense à toi.

Je fouille au fond de mon sac à main, un stylo.
J'inscris péniblement sur le petit papier
le nom de la chanson
sa promesse ses parenthèses
je le plie en quatre
et j'attends
encore un peu.
Joyeux anniversaire.
Je me le murmure.
Je compte les années vers les rides de mes doigts,
et le rouge à lèvres sur mes dents.
Je regarde le plafond et je me demande
comment j'en suis arrivée là et
depuis quand je ne suis pas revenue ici.
À la première question, je sais bien la réponse :
les enfants sont avec lui.
Il n'a pas voulu me les laisser – même
exceptionnellement – « conformément au planning » –
il a préféré, au mot partage,
le mot garde.
Concernant la deuxième question,
là aussi ça compte
mais mon esprit s'embrume
il y a eu
à vingt ans
pour sûr
et puis, trente
et puis,
Je pense à toi.
Quarante ans.
Joyeux anniversaire.
Je me le murmure.
Les tiens, où les célébreras-tu en février prochain ?
je suis sûre, au soleil

la fête et les garçons
je suis sûre, tu as
toujours le temps de lire
je suis sûre, tu fais
encore des folies
je suis sûre, tu es
à des lieues de mon triste mois
de septembre.
Là, une voix.
Bah alors
ça fait longtemps qu'on ne t'a pas vue ici, toi
Je lève la tête
JP sourit
Moi aussi je crois.
Il me fait la bise
un peu trop lentement mais
je dois dire ça me va
T'es toute seule ?
J'en pleurerais
de rire de chagrin de fatigue
oui oui oui oui oui oui
plus que jamais auparavant
mais à la place je dis
quelques syllabes mâchonnées, yaourt proche péremption
et à travers les confessions nocturnes
mitonnées dans le micro par un garçon aux cheveux longs
d'une manière ou d'une autre cela doit bien suffire.
Près de moi, JP sourit.
Chemisette à carreaux
lunettes rectangulaires
odeur
je baisse la tête, il suit mon regard vers
le papier plié et
avant que j'aie le temps de dire

il le saisit et le fourre dans la poche antérieure gauche de la
chemisette à carreaux et
tourne les talons
il a bien compris il ne m'aura pas ensorcelée il fait son travail.
En songeant au titre sur le papier
je me mords la lèvre,
Je pense à toi.
Ici chaque année nos anniversaires,
chaque année notre chanson,
Toujours la même.
Je me le murmure.
Nous buvions bière vin
Avalions sushis nems couleuvres
Montions sur les tables – tu me tendais la main pour que mon
pied sur la chaise
Et puis, à notre tour
Criions notre enthousiasme
Sautions sur la scène
Entonnions notre chanson
Accomplissions les gestes sur les trois mots de notre passage
préféré
Poussions
la voix
que toujours
tu m'as
 ouverte
comme un livre
 ouvert
C'est moi qui ai commencé à arrêter, je sais
tenu les premières années après le mariage – je crois
non ?
Toi nécessairement tu venais
de n'importe où, quand je voudrais
tu serais là pour déboucher la bouteille

Mais j'ai arrêté
plus le temps les anniversaires
futiles devant ceux enchanteurs des enfants avec leur nombre
qui se compte sur les doigts
organiser garder
tu comprends ?
Et puis ce soir
j'aurais envie qu'on se parle
tout ou rien
Joyeux anniversaire.
Sur scène la dame à l'iPad monte à nouveau
Comme on s'acquitte d'une tâche
Visage fermé regard froid
Elle récite
Mon Dieu
Mon Dieu
Mon Dieu
Laissez-le moi
Encore un peu
Voix puissante neutre
n'ôte aucune note
n'en accepte aucune non plus
Je regarde son air
bien mis
tailleur, carré blond blanc
pierre à son cou
à sa table, l'écran encore luit
je me demande
où recharge-t-elle sa tablette
où range-t-elle ses tailleurs
où se trouve son ailleurs
qui la nuit demeure derrière ses yeux
Le temps de s'adorer
De se le dire

Le temps de se fabriquer
Des souvenirs,
Je pense à toi.
J'ai raté un février
Je ne me souviens plus pourquoi
Pour un de mes garçons
ou pour un détail, je n'étais pas à cette table
Au visage de qui as-tu soufflé tes bougies ?
Tradition rompue comme un sort
brisée verre en cristal
Quelques messages en colombes depuis
Pour te donner des nouvelles de ma pluie
Photos de ton beau temps
En dernier moi·s
de février je t'ai dit
la séparation
Tu m'as appelée mais de
répondre je n'ai pas eu le temps je crois.
Depuis, imaginaire.
Dans l'enceinte la voix de JP scande mon prénom
Toutes têtes se tournent vers ma table, mon tour
Entrer dans l'arène
Se demandent peut-être si j'ai peur, si je débute, s'ils savaient
Mais à force peut-être à nouveau c'est vrai
Mon pied sur scène et la musique commence
En face l'écran
le fond bleu dessus défilent
les paroles
la bouche un moule sait toujours les formes
On se connaît depuis quelque temps
Ma propre voix me surprend comme si
je l'entendais pour la première fois depuis longtemps comme
si
Je te sens si fragile le cœur à découvert

je laisse les années s'étaler sur le sol carrelé
mais n'y perçois aucun reflet
j'arrive au refrain je ferme les yeux :
Je serai là, toujours pour toi
N'importe où quand tu voudras
Je serai
Toujours la même
des larmes dans mes oreilles
et puis
alors que
la suite trois mots passage préféré celui des gestes chorégraphiés
pour rire
j'entends
là
la voix qu'encore je connais par cœur
chanter :
Un peu bohème
j'ouvre les yeux et prononcent nos bouches :
Prêtes à faire des folies.

L'ESPRIT DU LAC

Guy Bordin

Prologue

Mathieu a vingt-six ans et achève la préparation de son grand voyage ; son départ est imminent.

Il est l'homme de trois passions : les jardins, les garçons et les mythes. À l'âge de douze ans, il découvrit le jardinage chez un oncle qui lui enseigna mille et une choses agréables sur la terre et les végétaux. Mathieu décida qu'il deviendrait horticulteur.

À quinze ans, il acquit la preuve définitive qu'il n'était pas attiré par les filles en tombant amoureux d'un élève de sa classe. Ce ne fut cependant que trois ans plus tard qu'il perdit sa virginité : son patron l'avait envoyé chez un client, puis le fils de celui-ci s'arrangea pour le retenir dans le cabanon au fond du terrain. Par la suite, il se mit à fréquenter les lieux de drague de la ville, ainsi que les rives boisées d'un joli lac situé à une quinzaine de kilomètres.

Enfin, dans sa vingt-deuxième année, un jour qu'il rentrait

chez lui, il remarqua, posé devant une façade, un carton de livres sur lequel un écriteau disait *Servez-vous !* Mathieu, pourtant guère intéressé par la lecture, se pencha et s'empara du premier ouvrage que sa main toucha, qui s'intitulait *Mythologie océanienne*. Machinalement, il le fourra dans son sac. Une fois sur son canapé, il le sortit et s'y plongea. Ce fut une révélation.

I

Au cours des vingt-six ans entre sa naissance et son grand voyage, Mathieu n'a que très peu quitté la France. Sa connaissance du monde contemporain est assez superficielle, mais il s'en contrefiche. En revanche, il a acquis un savoir encyclopédique sur les mythes car, depuis la découverte du livre, il a beaucoup lu et étudié sur le sujet.

Trois ans plus tard, Mathieu a parcouru la plupart des grandes aires culturelles de la planète mythique, même si, fruit du hasard, certaines demeurent encore *terra incognita*, en particulier l'Arctique. Il ne lit en effet qu'en se laissant guider par ses trouvailles chez les bouquinistes et par la disponibilité des livres de la bibliothèque du quartier. Puis, faveur de la destinée, il met la main, un jour de printemps, sur un lot de six livres sur les Inuit, dont trois en anglais, ce qui ne lui pose aucune difficulté puisque sa mère écossaise l'a élevé dans cette langue.

Il commence par un gros volume sur la culture intellectuelle des Inuit de la Terre de Baffin, au nord du Canada, publié en anglais en 1929 par un certain Knud Rasmussen. Il s'enthousiasme pour ce qu'il lit page après page, jusqu'à être singulièrement subjugué par *L'esprit du lac qui aimait*

une femme, le récit d'une folle aventure épique. Un jour, un homme de retour de la chasse surprend sa femme qui entre dans un lac en disant : « Ô pénis de l'esprit du lac, viens à la surface et montre-toi. » À ces mots, un grand pénis apparaît, la femme marche jusqu'à lui et le laisse s'introduire dans son vagin. L'homme voit tout mais se tait. Le lendemain, il ne part pas chasser et se rend au lac dont il invoque l'esprit en imitant la voix de sa femme. Le sexe lacustre se montre aussitôt. L'homme s'en approche, le tranche, l'emporte chez lui où il le cuit avant de le servir à son épouse. Le mari lui dévoile alors ce qu'elle mange. « C'est pourquoi c'est si bon ! », réplique-t-elle. L'homme collecte ensuite une grande quantité de vers qu'il déverse sur sa femme après l'avoir obligée à se déshabiller et à s'asseoir sur une peau. Les bestioles pénètrent son corps par tous les orifices et la tuent. L'homme s'en va au loin...

Si cette histoire a une issue effroyable, c'est la phase initiale qui intrigue Mathieu. Il se demande en effet si n'importe quelle voix aurait pu faire jaillir le phallus géant ou bien si seule une voix féminine, réelle ou contrefaite, pouvait y parvenir. Formulé autrement, l'esprit du lac n'était-il sensible qu'aux femmes ? Mathieu ne voit pas bien comment se débrouiller avec ces questions. Il obtient une première réponse d'un deuxième livre du lot inuit, signé Franz Boas et daté de 1901, qui rapporte, toujours en anglais, une variante du même récit dans laquelle la femme jette des cailloux dans l'eau en criant plusieurs fois : « Viens et montre ton pénis ! », jusqu'à ce que l'organe émerge. Elle enlève alors ses bottes et son pantalon, et la verge la pénètre. Plus tard, son mari procède comme elle, mais sans déguiser sa voix. Quand le pénis surgit, il le sectionne.

Ainsi, une voix masculine assumée réussit-elle aussi à faire

apparaître un phallus. Constat qui génère immédiatement une nouvelle interrogation, troublante : qu'advierait-il si, une fois le sexe du lac en position, un homme cherchait non pas à le couper, par vengeance, mais à se donner à lui, par plaisir ? Ou plus directement : l'esprit lacustre pourrait-il succomber au désir de l'homme, devenir son ami et amant ? Apporter une réponse à cette question, tel est le défi que Mathieu se déclare prêt à relever. En tout état de cause, ce n'est pas dans les écrits qu'il la débusquera. Il doit se lancer dans une expérimentation *in situ*.

Il opte pour un test initial « modeste » dans le lac connu pour sa fréquentation masculine. Dès qu'il fait beau, ses rivages boisés sont pris d'assaut par les habitués. Désirant être seul pour son opération, Mathieu attend trois semaines pour disposer d'un jour gris, avec des nuages bas, de la bruine et une fraîcheur hors de saison. En raison d'une pareille météo et en y allant le matin très tôt, il est quasi assuré de ne pas croiser âme humaine qui vive. Il se gare sur le parking informel, vide, descend le sentier qui aboutit au lac, tout en ramassant des cailloux. Une fois sur la rive, il en jette quelques-uns dans l'eau en criant comme dans un des livres : « *Come and show your penis!* » Il répète la formule trois fois, mais rien ne se passe. Il essaie l'autre invocation : « *Oh, penis of the Lake Spirit, come up to the surface and show yourself!* » Toujours rien. Il décide de ne pas renoncer si vite, retire bottes, bermuda et slip et entre dans l'eau jusqu'à mi-cuisse. Il prononce à nouveau la phrase, puis l'autre, sans plus d'effet. Soudain sourd en lui la pensée que l'esprit du lac ne peut pas comprendre l'anglais, c'est une évidence, et il recommence en français. Nouvel échec, attendu.

Cependant, ses réflexions linguistiques conduisent Mathieu plus loin et mettent fin à son désarroi. S'il a découvert le

mythe dans des traductions anglaises, il sait que ce n'est pas la langue dans laquelle il a été créé puis raconté à ceux qui en publieront ultérieurement les variantes. L'idiome originel, c'est celui des Inuit, l'inuktitut, qu'il faudrait donc utiliser pour s'adresser à l'esprit d'un lac. Et comme, c'est une évidence, seuls les esprits des entités lacustres situées en territoire inuit le comprennent, Mathieu conclut qu'il devra se rendre là-bas pour mener son projet dans les conditions optimales. En rebroussant chemin, il arrête qu'il partira dans un an, le temps d'organiser le périple.

Après une recherche documentaire systématique, Mathieu prend ses décisions : le séjour en Terre de Baffin aura lieu en été, lorsque les masses d'eau douce sont libres de glace. Il affine son calendrier en considérant que si juillet est le mois le plus chaud, avec une moyenne atteignant dix degrés Celsius, c'est dans la deuxième quinzaine d'août que les eaux lacustres sont les moins froides. En apôtre du compromis, il demeurera une douzaine de jours à cheval sur les deux mois dans un endroit qu'il souhaite très au nord afin de se conformer au premier récit qu'il a lu. Son choix se porte sur le village de Mittimatalik parce que les photos glanées ici et là le montrent établi dans le plus grandiose des paysages.

Il ira en train à Paris, s'envolera pour Montréal, poursuivra le lendemain vers le nord jusqu'à Iqaluit, seconde escale nocturne, avant de parvenir à destination par un troisième vol. Il se trouvera à ce moment-là à plus de six cent cinquante kilomètres au-delà du cercle arctique !

Mathieu consacre en partie son temps libre à se préparer et à se documenter sur les populations inuit. Au gré de ses nouvelles lectures, il ne manque pas de tomber sur une autre variante de l'épouse infidèle qui retient son attention parce

l'invocation en langue inuit et sa traduction y figurent : « *Usuk ! Mauna nuili !* » (« Pénis, émerge ici ! »). Sur le coup, il pense filer sans délai jusqu'au lac et refaire son expérience. Puis il se dit que ce serait inutile pour la raison linguistique déjà exposée. Deux jours de rumination plus tard, par une agréable journée de septembre, sa raison flanche, et il y va. Indifférent à la présence de nombreux types, il s'avance jusqu'au bord, se met à poil, balance ses cailloux en énonçant, sans trop élever la voix, la phrase en inuktitut dans une prononciation incertaine. Ce qui n'importe guère dans le fond, car il sait pertinemment que cela ne peut pas fonctionner hors des terres inuit.

II

Le jour venu, Mathieu quitte sa ville et entame son grand voyage.

Il a apprécié sa soirée montréalaise mais a mal dormi, sans doute en raison du décalage horaire et de l'excitation, matinée d'inquiétude, liée au motif du séjour. Si bien qu'il s'endort aussitôt après le décollage matinal et qu'il ne voit rien des paysages de forêts, de lacs et de cours d'eau qui s'étendent à perte de vue sur le nord du Québec. Ils font une brève escale quelque part au nord de la limite des arbres et survolent ensuite le détroit d'Hudson, joliment parsemé de glaçons plus ou moins gros. Suit un monde de pentes abruptes, de fjords, de montagnes, de vallées, de toundra, d'eau, jusqu'à l'atterrissage à Iqaluit. Mathieu s'amuse à la vue du modeste terminal jaune et à l'architecture futuriste, tenant plus de la base spatiale (telle qu'on se l'imagine naïvement) que de l'aérogare.

Après une nuit sereine, Mathieu effectue le dernier tronçon du trajet. L'avion à hélices s'envole sous une pluie battante

et atterrit à Mittimatalik trois heures plus tard sous un ciel voilé. La température est de sept degrés. Un garçon, vingt ans et portant le nom d'un prophète de l'Ancien Testament, attend le voyageur à la sortie du minuscule terminal et le fait grimper sur un quadricycle biplace. En quelques minutes sur des rues non asphaltées et trouées de nids-de-poule, ils arrivent à destination. La maison est grande, un étage, les quatre chambres sont pour les clients. Trois sont occupées par des ouvriers qui travaillent l'été sur des chantiers. Mathieu s'installe dans la quatrième.

Ezekiel suggère peu après un tour à travers la communauté. Ils remontent sur le quad et vont du plateau, où sont établis les quartiers récents, jusqu'au bas du village où furent construites les premières bâtisses, le long du rivage, à une époque où presque tous les Inuit étaient encore nomades. La banquise a fondu à proximité de la côte et se fragmente progressivement au large de l'imposant détroit d'Eclipse Sound. En face, les montagnes enneigées et les langues glacières de l'île Bylot forment une barrière qui semble infranchissable. Le lieu central de Mittimatalik est le bâtiment de la coopérative, partagé entre un supermarché, une cafétéria, un magasin d'artisanat, un bureau de poste. Ils s'y arrêtent pour un café, et Ezekiel présente Mathieu à trois amis qui demandent au Français ce qui l'a attiré chez eux. Il ne peut pas répondre qu'il est venu faire une expérience mythico-sexuelle, il évoque donc un rêve d'enfant.

Après le dîner, du caribou servi bouilli, Mathieu est épuisé et a envie d'aller se coucher, mais Ezekiel insiste pour une dernière balade. Il est vrai que le temps s'est sensiblement éclairci. Mathieu a lu sur le soleil de minuit, mais le vivre est autre chose. Alors, il suit son guide. À une heure du matin, bien que le soleil soit enveloppé dans la couche nuageuse et

qu'il ne fasse que zéro degré, il y a foule à vaquer, que ce soit dans les rues, sur la plage ou à bord de canots à moteur.

Le lendemain, Mathieu tombe sur Ezekiel endormi sur le canapé du salon, en tee-shirt et pantalon. Il le fixe, le gars n'est pas tout à fait à son goût, mais il admire sa constitution et ses muscles. Et il jubile parce qu'il sait qu'Ezekiel, en congé pour trois semaines, sera tout à lui pour les jours qui viennent. Le dormeur ne se réveille que vers midi, et Mathieu ne perd pas une seconde pour lui faire part de son souhait de découvrir un lac, n'importe lequel pourvu qu'il ne soit ni trop près du village, ni trop éloigné non plus, et qu'il soit comme enserré dans un écrin. Il a un peu hésité à aborder sans plus attendre son affaire de lac, car il sait qu'il ne doit pas se montrer trop pressé. D'un autre côté, le sable s'écoulera vite dans le sablier du séjour, et la météo locale est capricieuse. Il paiera le combustible et sa journée à Ezekiel qui propose de le conduire à un endroit magnifique, à une vingtaine de kilomètres. Trente minutes plus tard, ils roulent.

Ils empruntent d'abord un chemin vers l'ouest, qui débouche après deux kilomètres sur l'embouchure d'un petit fleuve où se trouve un site archéologique. Puis ils se lancent dans la toundra, éclatante palette de couleurs créées par l'abondance et la diversité des fleurs et des baies rutilantes. Il n'y pas de piste à proprement parler, mais Ezekiel connaît le secteur. Le véhicule est puissant et permet de franchir les (petits) gués. Mathieu essaie de prendre des repères, mais il renonce parce que c'est tout bonnement impossible. Il leur faut une heure pour atteindre le nord d'un lac qui, d'après les cartes, a la forme d'un étroit et long rectangle orienté nord-sud, on dirait un bout de ruban, à peine incurvé vers le sud-est dans son extrémité inférieure. L'endroit est majestueux et correspond à ce que Mathieu recherchait. La rive nord est, de plus, facilement

accessible, et l'on passe directement du vert, jaune et ocre du sol au bleu-gris de l'eau. En observant des plongeurs arctiques se propulser à la surface, Mathieu se voit déjà invoquer le pénis et entrer dans l'eau. Mais comment opérer pratiquement ? D'un côté, il est évidemment impensable d'agir sur-le-champ et, de l'autre, il se sait incapable de revenir non accompagné depuis le village. Ezekiel sort une thermos de thé et des sandwiches, mettant fin aux méditations de l'expérimentateur mythico-sexuel.

Sur la carte que lui tend son compagnon, Mathieu relève le nom du lac, Utsuk, et s'interroge à voix haute sur son éventuelle signification. Ezekiel sourit : « Ce mot désigne le sexe féminin. » Mathieu n'en croit pas ses oreilles, mais il ne cherche pas à en savoir plus sur le sujet. Bien sûr, dans les variantes du mythe qu'il a lues, le lac n'a jamais de nom ou, s'il en a un, il n'est pas cité et ne joue donc aucun rôle dans l'action. Mais tout de même, un lac appelé *Vagin* et qui aurait – Mathieu bout d'impatience de le vérifier – un esprit se manifestant sous la forme d'un phallus a de quoi troubler l'âme. Il fait des photos du lieu, d'autres de son guide assis sur le quad, puis lui demande qu'il l'immortalise devant l'eau. Comme le ciel se couvre lourdement, le jeune Inuit conseille de rentrer avant que le temps se gâte.

Mathieu se torture l'esprit tard dans la soirée à tenter de résoudre son impossible équation. À son réveil, il a trouvé une solution : retourner au lac et y passer la nuit. Lorsqu'il en parle à Ezekiel, celui-ci, pas plus que la veille, ne pose de questions. Il pleut jusqu'en milieu de matinée, mais le grand soleil se répand au fil de l'après-midi. Ils se mettent en route, emportant la tente que Mathieu a apportée de chez lui, du matériel de couchage et des provisions. La toundra est détrempée, l'engin s'embourbe à plusieurs reprises, mais ils

parviennent à bon port. Ils plantent la canadienne à distance du bord, derrière une petite élévation de terrain qui forme une protection. Ils dégustent ensuite de l'omble chevalier qu'Ezekiel a fait griller sur le réchaud à gaz. Mathieu raconte des bribes de son enfance, de son quotidien en France, de son métier. Il ne dit rien des garçons ni des mythes.

Il est trois heures, Mathieu feint de dormir et attend qu'Ezekiel sombre enfin dans le sommeil, puis il s'extirpe avec précaution de son duvet et sort de la tente en n'oubliant pas son sac. Il descend jusqu'au lac, ôte le survêtement dans lequel il s'était couché et enfile une paire de jambières (qu'il a fabriquées lui-même), ainsi qu'un maillot de corps thermique. Rien d'autre, malgré l'air vif et ses deux petits degrés. Il observe la masse d'eau, le silence est absolu, il hésite, semblant espérer un souffle, il jette trois cailloux et prononce l'invocation. Il répète l'opération. Quelques secondes plus tard, la surface aquatique se fend, et un énorme pénis se dresse hors de l'eau, à environ vingt mètres de la rive. Mathieu est comme pétrifié par l'apparition turgescence, puis il repense aux femmes des récits, alors il entre vaillamment dans le lac et avance jusqu'à ce que son nombril soit immergé. Le sexe géant l'intimide, mais il disparaît brusquement, et Mathieu le sent s'aventurer entre ses jambes. Le jardinier se détend, car il comprend que l'organe s'est réduit à taille humaine pour se frotter contre ses cuisses, avancer entre ses fesses et s'enfouir en lui. L'amant du lac prend son temps, et Mathieu atteint l'orgasme en ressentant ce qu'il n'a jamais connu avec un homme. Il cherche et ne trouve pas de mots adéquats pour décrire ces sensations, ce qui n'a pas d'importance puisqu'il ne dira rien à personne. Il pense seulement *Je suis à toi*, puis la verge lacustre s'engloutit.

Mathieu sort de l'eau, se rhabille et regagne la tente où

Ezekiel dort comme un loir. Il se couche, mais son esprit ne parvient pas à quitter le lac. Au bout d'une heure à tourner et virer, il se relève, retire de son sac une petite pelote de ficelle dont il coupe un morceau et descend jusqu'à la rive. Là, il se dévêt, fait un paquet serré de son vêtement et de ses Pataugas, le leste d'une pierre et le largue le plus loin possible. Puis il attend, enfiévré, décoche des coups d'œil dans toutes les directions et invoque l'amour. Qui surgit d'emblée. Empli de bonheur, Mathieu entre dans l'eau et se dirige vers le pénis merveilleux qu'il caresse lentement et avec tendresse, avant de plonger et de s'enfoncer dans les profondeurs.

Épilogue

Ezekiel se réveille à son heure habituelle, vers midi, et il n'est pas surpris d'être seul. Il est sûr que Mathieu contemple déjà le lac, car il a perçu lors de leur première escapade qu'une force puissante l'attirait là-bas. Il s'y dirige à son tour et découvre l'endroit curieusement désert. Il appelle, en vain, et commence à s'inquiéter. Il court vers la tente, l'ouvre, à tout hasard. Il craint le pire : Mathieu s'est-il perdu en s'éloignant trop sans s'en rendre compte ? A-t-il eu un accident ? A-t-il fait une mauvaise rencontre ? Il enfourche le quadricycle et, une heure durant, va et vient en tout sens dans les environs en prenant des risques sur des pentes périlleuses. Il ne peut s'empêcher de pleurer et il s'en veut, car il était responsable de la sécurité du Français, son client, son ami. Il se résout à rentrer au village pour prévenir la police. Les recherches sont aussitôt lancées, sans résultat. On informe l'ambassade de France de la disparition.

Les saisons se suivent, le lac s'englace, puis dégèle. Un matin de l'été suivant, cinq pêcheurs, dont la mère d'Ezekiel,

reviennent à vive allure du lac Utsuk. Ils sont surexcités et bouleversés par ce qu'ils ont vu. Alors qu'ils étaient alignés le regard vers le milieu de l'étendue aquatique, une créature à tête humaine a jailli brusquement, révélant un visage, un torse et un bassin masculins. Elle a fait ensuite un bond spectaculaire hors de l'eau, qui ne leur a pas permis cependant de distinguer le bas du corps. Mais ils n'ont pas douté une seconde qu'ils venaient de voir un homme-triton. Et la mère d'Ezekiel l'avait reconnu. Les cinq, quasi pétrifiés, avaient également entendu ce que l'apparition avait crié trois fois, avec allégresse et ardeur : « *Usuk ! Mauna nuili !* »

PHILTRE DE DÉSAMOUR

Christine Monot

La brasserie était bondée. Comme à son habitude, Fiona est arrivée en retard, surexcitée, tourbillonnante et l'œil rieur, se présentant comme rescapée d'un embouteillage de vingt-cinq minutes. Ni Élise ni moi n'avons eu le temps de répondre à sa question : *ça va ?* Fiona venait de rompre une fois de plus avec son amoureux, parce que ça commençait à bien faire, pourquoi devrait-elle supporter un inutile qui n'avait même pas l'idée de lui offrir des fleurs et qui ne pensait qu'aux affaires ; à présent, il importait des rouleaux de gazon, et elle se demandait comment elle en était arrivée là. Bien sûr, elle reconnaissait qu'elle n'avait pas eu non plus un parcours sans fautes dans cette course fichue d'avance vers un amour impraticable. Elle l'avait pressenti dès le premier verre qu'ils avaient pris ensemble : il avait commandé un lait-fraise. Certaines choses ne trompent pas. Leurs relations n'avaient fait qu'empirer, de manière exponentielle, rupture après rupture. Qu'il ne lui ait jamais offert de fleurs n'était pas tout à fait exact car, le jour de la Saint-Valentin, il s'était présenté chez elle derrière un énorme bouquet de glaïeuls, des fleurs qu'elle détestait, tout juste bonnes pour les cérémonies officielles ou les mariages prétentiards, non ?

Elle a bu une longue gorgée de bière. Elle était épuisée. Le médecin était d'accord avec son diagnostic personnel, elle ne supportait plus la province, ni les enfants dyslexiques, hyperactifs ou bègues qu'elle devait rééduquer, ni les mères geignardes qui jouaient les victimes : en réalité, elle en avait marre de travailler et tout le monde autour d'elle lui paraissait déprimé, mais enfin, comme elle l'avait entendu dire il y a peu, quand on se regarde on se désole, mais quand on se compare on se console. Sans aller plus loin, cette semaine, une amie à elle s'était fait cambrioler, une autre venait de se faire larguer avec deux gosses en bas âge, une autre avait perdu son boulot, une autre, sa mère, et sa voisine de palier, son chien, un très vieux chien qui s'appelait Humphrey.

Après l'hécatombe de petits désastres ordinaires et quelques généralités, alors que nous attaquions le plat de résistance, elle a abordé nos cas personnels. Nous regardant droit dans les yeux l'une et l'autre, elle nous a demandé où en était notre baromètre de l'amour et c'est alors que, par une maladresse de Diego, le fils d'Élise, qui était assis sur les genoux de sa mère, un verre de vin rouge est allé finir sur le chemisier blanc de Fiona. En plein cœur des explications, le vin a dessiné une carte incertaine et indéchiffrable qui a déclenché un rire strident chez le petit Diego. Nous deux aussi nous avons ri. Fiona ne l'a pas mal pris et elle a disparu dans les toilettes. À son retour, nous rigolions toujours, et cela malgré notre situation qui n'est guère risible : Élise qui envisage de divorcer et moi, deux ans et demi sans baiser.

C'était les nerfs.

Fiona est revenue avec son chemisier trempé, bien contente d'avoir réussi à retirer la tache de vin, et elle a écouté nos doléances. Nous faisons attention à nos paroles à cause du petit Diego. On ne sait pas où vont se loger les mots dans la tête des gosses.

Fiona nous a alors exposé une méthode pour une séparation

quasi sans douleur qu'elle destinait à Élise, puisque moi je n'en suis même pas à la première phase. « Toi, ton cas tient en deux mots : *trop exigeante* », a diagnostiqué Fiona.

Donc, pour la rupture sans douleur, une fois à nouveau seule, si on se mettait à regarder la vie autour de soi avec attention, car la solitude ouvrait les yeux, on remarquait que rien n'avait vraiment changé. Il fallait profiter de cette lucidité pour dresser une liste des défauts de l'amoureux perdu et, pour ne rien négliger, il était bon de se rappeler également les côtés agréables et attendrissants et de les noter, un exercice plus périlleux, mais efficace. Le positif et le négatif réunis, un mélange explosif, un peu comme en électricité. La difficulté était de trouver un équilibre entre ces deux pôles. Deux listes sur deux feuilles séparées, c'était préférable, recommandait Fiona, l'air convaincu.

Dans les embouteillages, elle avait entendu à la radio une émission sur les rapaces. Une bergère racontait que, lorsqu'un vautour traversait le ciel, les brebis ne bronchaient pas, mais si c'était un aigle, elles prenaient peur et s'agitaient : elles reconnaissent leur ennemi au premier coup d'œil.

— Nous, les femmes, nous sommes comme les brebis, nous aussi nous sommes conscientes, comme moi avec le lait-fraise, les glaïeuls ou les caleçons avec Donald. Plus vrai que nature, non ? Si on y réfléchit, c'était un préavis tout ce qu'il y a de plus réglementaire. Mais apparemment, ça ne m'avait pas suffi. Parfois, nous sommes plus idiotes que les brebis. Des brebis distraites, des têtes en l'air. Alors, la question qu'il faut se poser, quelle est-elle ?

Fiona nous posait une question. Diego qui, depuis l'épisode du verre de vin, était resté muet et faisait des tortillons avec la queue de cheval de sa mère, est brusquement sorti de la torpeur que provoquaient chez lui la gesticulation et l'avalanche de mots à laquelle Fiona nous soumettait depuis son arrivée, et il a répété sur le même ton « *kéléstel ?* ».

— Je le quitte ou je ne le quitte pas ? a proposé Élise.

— Non, c'est trop facile. De fait, tu ne le quittes pas, non ? Alors, la question est : pourquoi je ne le quitte pas ?

— C'est exactement celle que je me pose en ce moment. Et cette seule question peut me coûter dix ans de psychanalyse, a répondu Élise.

— Une solution intermédiaire pourrait être un bon amant, ai-je fait remarquer, pour toi comme pour moi, Élise, c'est une option, et tu laisses tomber la psychanalyse.

— Alors, quand on est comme moi, s'est plainte Fiona, sans mari pour me motiver dans ma décision, sans amant parce que j'ai eu ma dose et sans psychanalyste, on fait comment ?

— Mais toi, Fiona, tu as encore ton ex, ai-je protesté.

C'est ce qu'elle se demandait, si à l'heure actuelle elle avait un ex-amoureux ou pas. Toute la matinée, elle s'était sentie célibataire, et elle avait réfléchi. Elle reconnaissait qu'avec son ex, la situation n'avait fait qu'empirer, et de manière exponentielle après qu'elle avait offert à son amant un tableau d'un Uruguayen inconnu – à lui qui se fichait complètement de l'art. Cette toile représentait un couple faisant l'amour, une composition diablement *trash* ou *gore* – comme on voulait – (Diego a choisi *trash* et a répété le mot trois fois en chantonnant), ce tableau, une espèce de Bacon à la sauce uruguayenne qui avait pour titre *Erotomania*, cette histoire, elle en était sûre, ça n'avait rien arrangé.

— Il te l'a rendu ?

— En fait, il ne l'a pas accepté. Il a dit que ça le mettait mal à l'aise et que ça lui foutait le *seum*.

J'ai demandé ce que c'était.

— Le *seum* ? Le blues, les boules, les *bollocks*, les glandes, le cafard, le bourdon. Je ne sais pas ce qui m'a pris, je n'aime plus du tout ce tableau, et en réalité c'est à moi que je l'avais offert, a soupiré Fiona, le regard soudain plein de doute. Je vais m'en débarrasser.

— Il était comment, l'Uruguayen ? a hasardé Élise.
— Tu parles... C'était un grand-père. Un peu psy. Et très allumé.

Nous avons fini de manger notre plat en silence et Diego s'est recroquevillé contre l'épaule de sa mère. Je nous regardais toutes les trois. Quinze ans qu'on se connaissait, depuis les bancs de la faculté comme on dit. On n'avait pas l'air d'en savoir beaucoup plus après toutes ces années.

Bien vite, Fiona a repris ses esprits et, au dessert, elle a fait remarquer qu'elle avait un handicap certain : elle n'était attirée que par les hommes très bruns, et ça donnait toujours des histoires à coucher dehors, quand il était notoire que les Anglo-Saxons rubiconds avaient la réputation d'être courtois et patients et les Danois, délicats et bricoleurs – une qualité indispensable pour faire le bonheur d'une femme. On disait d'eux qu'ils n'étaient pas du genre à t'ouvrir la porte de la voiture, non, mais en revanche, ils te demandaient la permission avant de te faire l'amour. Elle s'est mise à rire.

— C'est d'ailleurs de ce peintre uruguayen que je détiens un remède pour se *désenamourer* très rapidement et de manière durable. Pour les cas désespérés. Selon lui, la réussite est garantie. Mais, mesdames, cela requiert quelque sacrifice. Il est indispensable d'emmener au lit le futur ex-amoureux une dernière fois, une toute dernière, car, comme on le comprendra, après ça, plus rien ne peut être pareil. Ce remède est définitif et infallible, mais il faut prendre l'ex par surprise, sans préavis. C'est essentiel. Est-ce que vous voulez le connaître ?

— Oui !!! a crié Diego, tout excité et toujours fortement impressionné.

— C'est une sorte d'anti-psychanalyse par la voie express. Ça demande un peu de préparation.

— Quel genre ? a demandé Élise, l'air intrigué.

— Un tee-shirt que tu dois faire imprimer au préalable et avoir sous la main au bon moment.

Élise et moi, nous nous sommes regardées, perplexes. Diego lui aussi regardait Fiona les sourcils levés, les mêmes sont de vrais caméléons.

— Vous allez comprendre. Une fois au lit, à un moment, tu sors le tee-shirt et tu lui demandes de le mettre, ou tu lui mets sans explication, et sur le tee-shirt, tu as imprimé une photo. Devinez de qui.

Nous sommes restées muettes.

— Une photo de qui ? a répété Fiona.

— De maman ! a crié Diego avec un grand sourire.

— Non, Diego, perdu !

— Je donne ma langue au chat, a déclaré Élise.

— Je ne vois pas, à part le pape ou Jésus-Christ, ai-je plaisanté.

— L'Uruguayen l'a dit très sérieusement. Il y croyait. Sur le tee-shirt, un portrait de ton père, une photo de papa, quoi !

Élise a eu un sursaut et, dans son éclat de rire, elle a renversé son café sur sa manche, Fiona et moi, on se tordait et les autres clients se sont tournés vers nous. Diego, l'air absent, était le seul à ne pas rire.

FAKE FUCK

Christophe Siébert

Le décor : un Salon de la Grande Maison reproduisant l'intérieur du château d'Eyes Wide Shut, plongé dans une pénombre rougeâtre. Au plafond flotte le logo de l'émission : Les Yeux Grands..., dans la même typographie que le titre du film, et, en dessous, OUVERTS !, dans une police manuscrite tarabiscotée. L'ensemble est enchâssé dans un œil stylisé jaune pâle, à la lumière vacillante de néon usagé.

Le générique : un riff répétitif au violoncelle, lent et obstiné, entêtant.

Au centre de la pièce : Dimitri, le présentateur-vedette, debout, en costume blanc. Son Avatar est supposé reproduire fidèlement ses traits – un homme de soixante ans, grand, élégant, dans une forme olympique, aux cheveux blancs et au visage avenant et viril, avec juste ce qu'il faut de rides –, mais personne ne sait si c'est vrai ou pas puisque Dimitri, hors de la Grande Maison, cultive une discrétion totale.

Face à lui : l'invitée du jour, assise sur un tabouret de bar en acajou. Une femme d'une trentaine d'années en robe de soirée, portant comme le veut la tradition de l'émission un masque blanc sur le visage.

Autour d'eux, dans des fauteuils tapissés de velours rouge :

les Avatars des invités VIP. Costume de soirée pour les hommes, robe longue pour les femmes, masque blanc sur le visage pour tout le monde.

Au-dessus, dans des coursives garnies de strapontins formant des cercles successifs : le reste du public, à l'apparence plus bigarrée. Pas de dress-code pour eux, mais l'obligation de choisir un Avatar original et élégant.

Tandis que Dimitri et son invitée restent immobiles, plongés dans la pénombre, les dernières notes du générique s'égrènent. En dehors des cinq cents ou six cents spectateurs présents dans le Salon, environ deux millions de personnes suivent Les Yeux Grands Ouverts, le talk-show le plus regardé de Mertvecgorod depuis sa création en 2037.

Une lumière douce éclaire Dimitri et son invitée, qui ôte son masque.

— Bonjour, Masha.

— Bonjour Dimitri.

Applaudissements, cris de joie – les VIP conservent leur masque, emblème de l'émission.

— Êtes-vous prête à répondre à mes questions et à toutes celles que pourront poser les visiteuses et les visiteurs des *Yeux Grands Ouverts* ?

— Je suis prête et je vous remercie de m'avoir donné l'opportunité d'expliquer en quoi consiste l'activité de *Jouir sans entraves*¹ et quelle est notre philosophie.

— Je traduis pour notre public : *Беспрепятственное удовольствие*. Et on peut dire qu'en plaçant les mots *jouir* et *philosophie* dès votre première phrase, vous attaquez très fort !

Rires dans le public, applaudissements.

— L'agence se nomme ainsi en référence à un vieux texte révolutionnaire français. J'ai eu du mal à imposer ce nom. Notre département communication aurait préféré une appellation

¹ En français dans le texte.

plus nette, plus directe. Il a ainsi été question pendant un moment de nous appeler *Fake Fuck*. Mais je tenais à ce que notre marque exprime d'emblée deux choses : l'impératif de la satisfaction des désirs et le refus de la culpabilité.

— En ce qui concerne le refus de la culpabilité, avec votre slogan nous sommes servis !... « Puisque ça n'est pas arrivé, ça n'est pas interdit » Vous allez nous en dire plus dans un instant, mais je vais d'abord laisser la parole à Natacha, qui va nous présenter brièvement votre parcours.

L'avatar de Natacha se matérialise peu à peu : une femme superbe, longiligne, androgyne, au visage fin et pâle, aux longs cheveux blonds, vêtue d'une sorte de tunique tissée de fumée blanche. Des applaudissements et des cris saluent son arrivée.

— Bonjour Dimitri, bonjour Masha. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'en fondant *Jouir sans entraves*, la magnifique Masha Romanovna Nejdánov n'en est pas à un coup d'essai dans le domaine des sexualités alternatives. En effet, même si cette nouvelle entreprise d'escorting est une réussite éclatante, avec près de quatre-vingt-dix hôtesse au bout de deux ans d'activité, notre invitée, avant de se lancer dans ce nouveau *business*, s'était déjà illustrée aussi bien dans le cabaret que dans le cinéma érotique.

Daria, qui suit l'émission depuis son canapé en projection rétinienne simple, lutte contre le sommeil. Elle aimerait écouter sa patronne s'exprimer, mais les médicaments qu'elle prend soir et matin l'abrutissent trop. Alors qu'elle ferme les yeux malgré elle, elle songe aux tâches qui l'attendent le lendemain, les mêmes que tous les jours. Allumer l'imprimante 3D de sa cuisine. Entrer le profil de Yanka. Verser diverses poudres. Le temps que la machine prépare sa mixture, réveiller Yanka, la sortir du lit, lui débarbouiller le visage, l'aider à s'habiller. Sa bouillie sera prête. Un mélange de céréales, de vitamines, d'oligo-éléments, d'antibiotiques et de diverses saloperies

préventives mais indispensables, dosées spécifiquement pour son profil biologique, le tout saturé d'agents de saveur que la fillette a choisis parmi une gamme de plusieurs centaines – elle ne veut rien d'autre que Mignon Dino, un chocolat à la mode qui porte le nom d'une vedette de la Grande Maison – plus cher que les autres, évidemment, mais puisque toutes ses copines en prennent, pas moyen d'y couper.

Natacha a terminé sa chronique et Dimitri vient de poser une question, que Daria n'a pas entendue.

— Notre idée repose sur deux postulats évidents ou qui devraient l'être : tout le monde aspire au bonheur et à l'épanouissement et tout le monde souhaite vivre dans une société apaisée, humaniste et fonctionnelle. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'une question politique, mais d'un souci d'efficacité et de contrôle social, n'est-ce pas ? Une société sans frustration, c'est-à-dire où les besoins de chacun sont comblés, échappe au crime. Vous êtes d'accord avec ça ?

— Eh bien, ça me paraît un peu caricatural, mais pourquoi pas.

— Oui, je grossis le trait pour bien me faire comprendre.

— Dans ce cas, je suis d'accord.

— Merci, Dimitri. Partant de ce double constat, de cette double évidence, notre pari – *mon* pari – est le suivant : une société sans frustration sexuelle sera débarrassée de toute délinquance sexuelle.

— C'est ambitieux et généreux !

Rires.

— C'est vrai, ça l'est. Et surtout, grâce à la technologie, c'est parfaitement réalisable. Ça, c'est pour l'aspect *jouir*. Mais il y a aussi l'aspect *sans entraves*

— J'allais le dire.

— Vous avez cité tout à l'heure notre slogan : « Puisque ça n'est pas arrivé, ça n'est pas interdit. » Laissez-moi vous poser une question : quand vous regardez un film, vous attendez-vous

à ce que dans la vraie vie, en-dehors du film, le personnage du méchant soit appréhendé et incarcéré ?

— Euh, non, bien sûr...

— Ni l'acteur qui l'incarne ?

— Non plus, évidemment.

— Pourquoi est-ce si évident ? Tout simplement parce que les crimes commis à l'écran n'existent pas davantage que celui qui les commet ou que celles et ceux qui en sont victimes.

— Tout à fait. Mais...

— Eh bien, mon cher Dimitri, *Jouir sans entraves* propose exactement la même chose. Nos hôtes incarnent des Avatars et ces Avatars mettent en scène les fantasmes de nos clients. C'est aussi simple que ça. Nous offrons donc la possibilité, unique, aux personnes dont les désirs ne sont pas compatibles avec la morale ou la loi de vivre leur sexualité malgré tout. Nous offrons une vie normale, épanouie, à des gens à qui on l'a de tout temps refusée.

— Pour des raisons légitimes, non ? Prenons la pédophilie...

Cris, applaudissements.

— Je me permets de vous corriger, mon cher Dimitri. Ce qui est légitime, c'est d'empêcher des criminels de nuire, vous êtes d'accord avec ça ?

— Oui.

— Mais si des personnes peuvent être heureuses sans faire de mal à qui que ce soit, n'en ont-elles pas le droit ? Ne serait-ce pas injuste de les priver de la possibilité du bonheur à partir du moment où la réalisation de leurs désirs ne fait de mal à personne ?

— Si, bien sûr, mais...

— Voilà précisément ce que nous faisons à *Jouir sans entraves*. Nous offrons à tout le monde la possibilité d'être heureux.

Pendant que Yanka mangera sa bouillie, Daria préparera un thé, reconstituera un croissant au fromage bourré d'additifs

médicaux calibrés pour son métabolisme et allumera son antique téléviseur. Comme chaque matin, sa fille grimacera. Le sujet revient souvent sur le tapis. Pourquoi regarder ce truc ringard, cette boîte à images, alors qu'on pourrait se rendre dans la Grande Maison ou importer les émissions directement dans le salon ? Daria est intraitable : la Grande Maison, aussi bien que la réalité augmentée, c'est chacun dans son coin, c'est la fin des relations humaines – et puis, elle en bouffe assez comme ça dans son travail. La télévision, au moins, on voit et on entend ensemble quelque chose d'authentique. Ça n'est pas artificiel. Face à ces arguments préhistoriques, Yanka roule systématiquement des yeux effarés.

Une fois la gamine partie pour l'école, Daria s'occupera du ménage. Vers onze heures, quand l'appartement sera propre et rangé, elle déclenchera sa lentille augmentée. Tout un tas de données superflues apparaîtront – la date, la météo, l'anniversaire d'une copine, les titres du jour, des conseils beauté et autres conneries. Elle les effacera d'une impulsion du procérus, ouvrira les paramètres de personnalisation et lancera l'Avatar de la maison puis le sien, en mode « accessible uniquement aux abonnés » – c'est-à-dire aux clients de l'agence. L'appartement aura pour eux l'aspect d'un boudoir de Saint-Pétersbourg au temps de Nicolas II et Daria, le temps de les accueillir, ressemblera à une courtisane.

Dans le canapé, elle oscille entre demi-sommeil et débuts de cauchemars. L'émission se poursuit.

— Nous employons en effet à l'heure actuelle quatre-vingt-sept hôtes. Toutes travaillent dans des versions augmentées de leurs domiciles, à des horaires définis de façon consensuelle, pour une rémunération qui dépasse de trente pour cent le taux horaire minimal préconisé par le gouvernement. Je tiens à préciser au passage que notre entreprise garantit les meilleurs salaires de toute la RIM sur le secteur *emplois non qualifiés*. Nous allons d'ailleurs lancer une nouvelle phase de recrutement

bientôt, car je prévois de doubler le nombre d'hôtesse d'ici trois ans. Mais, pour répondre à votre question, nous recevons trois types de clients. Comme nous nous y attendions, les moins nombreux sont les consommateurs habituels de prestations sexuelles. Ceux-là viennent nous voir par curiosité, mais leurs demandes ne sortent guère des sentiers battus. Tout au plus ont-ils un faible pour des Avatars aux proportions... comment dirais-je... très contrastées.

— Très contrastées ?

— D'énormes seins, un énorme cul, une taille très fine.

Rires.

— Haha, je vois. Et ceux-là sont minoritaires ?

— Oui, car au fond, *Jouir sans entraves* ne s'adresse pas vraiment à eux. Nous ne voulons pas nous substituer aux autres services d'*escorting*, vous comprenez, mais au contraire combler les désirs que nos concurrents ne peuvent pas combler.

— Ah, c'est là que nous commençons à nous engager sur un terrain glissant, pas vrai ?

« *Ooooh !* » dans le public.

— Je vous demande pardon, mais il n'est pas du tout glissant pour moi. Si je peux apporter du bonheur à des personnes éprouvant du désir pour des enfants, ou pour leur propre progéniture – pour ne parler que des exemples les plus emblématiques et clivants –, et si en leur apportant ce bonheur auquel ils ont droit comme tout un chacun je peux réduire drastiquement les risques qu'ils aillent le chercher au détriment de victimes, alors je n'appelle pas ça un terrain glissant, moi. J'appelle ça une source de fierté personnelle.

Applaudissement clairsemés, brouhaha.

— Il n'y a pas que les pédophiles et les parents incestueux qui font appel à votre agence, je suppose ?

— Nous recevons aussi parfois des clients qui souhaitent avoir des rapports avec des animaux, des célébrités, des personnages de fiction ou bien avec des proches qui ne font plus partie de leur

vie parce qu'ils sont décédés, par exemple.

— Je crois que j'ai compris l'idée. Et l'hôtesse, prévenue du profil de son client, endosse l'Avatar et le comportement approprié, c'est ça ?

— Exactement.

— Mais la relation sexuelle proprement dite a lieu dans la réalité, pas dans la Grande Maison ?

— Oui, bien sûr. Toutes les prestations sexuelles sont authentiques et physiques.

— Eh bien, ayons une pensée émue pour ces *escort-girls* qui se font passer pour des chèvres, pour des petites filles ou pour l'épouse décédée trente ans plus tôt de vieillards encore en forme !

Éclats de rires et applaudissements. Dimitri reprend :

— Vous avez parlé d'une troisième catégorie de clients. De quoi s'agit-il ?

— Je voudrais d'abord revenir une seconde sur la notion de tabou. Ce qui permet à nos clients de vivre leurs fantasmes et d'outrepasser enfin les tabous qui les empêchent d'accéder au bonheur...

— Les tabous et, pour certains, la loi aussi.

Applaudissements.

— Vous en êtes certain ?

— Pas vous ?

— Non, pas moi. Quand mon pays – la RIM – considérerait l'homosexualité comme un délit, est-ce que moi je considérerais l'homosexualité comme quelque chose de mal et de répréhensible ? Non. Et si un jour mon pays considère l'inceste comme légal, changerai-je pour autant de position morale à ce sujet ? Non plus. Alors, vous voyez bien que la loi n'a rien à voir là-dedans. Si l'homosexualité redevenait illégale, je ne créerais pas une agence qui s'appellerait *Gay sans entraves*. Je militerais pour que l'homosexualité redevienne légale.

Applaudissements. Masha reprend :

— Vous me suivez, j'espère ?

— Oui.

— Alors, puisque tout est clair, je reviens si vous le voulez bien à la notion de tabou qui m'intéresse au plus haut point, car elle soulève un paradoxe intéressant : pour que nos clients puissent franchir ce tabou, ils ont besoin de la garantie concrète, formelle, que tout est fictif, donc légal. Mais en même temps, ils doivent croire à ce qu'ils vivent avec assez de sincérité pour accéder au désir et au plaisir. La solution à cette apparente contradiction est simple. Elle consiste à conduire les deux protagonistes de ce drame – l'hôtesse aussi bien que son client – au même niveau de réalité. Le client lui aussi se présente sous l'aspect d'un Avatar. Si les deux portent un masque, alors la fiction peut devenir vraie.

Il y a un silence de quelques secondes, ponctué de quelques applaudissements timides. Dimitri hoche la tête. Masha sourit et reprend :

— Je cesse de vous embêter avec mes considérations métaphysiques ! Je peux maintenant évoquer cette troisième catégorie de clients, en train de prendre une ampleur stupéfiante. Il s'agit pour nous d'une totale surprise, conséquence inattendue d'une idée qui a vu le jour au sein de notre département marketing et qui redéfinit complètement la notion même de service sexuel. Pas seulement pour *Jouir sans entraves*, mais pour toute la profession.

— Vous m'intriguez, Masha. Vous nous intriguez tous !

— Pour accompagner le lancement médiatique de *Jouir sans entraves*, nous avons mis en place un test que nous avons intitulé, un peu pompeusement je l'avoue, *Test de personnalité profonde et de désir vrai*. Il est d'ailleurs toujours disponible dans notre Chambre Rose.

La Chambre Rose, lupanar néo-cyberpunk vintage et moderne, se substitue pendant quelques instants au Salon. À la place de Dimitri et de son invitée, on aperçoit la silhouette

d'une plantureuse infirmière correspondant à tous les clichés de la « nurse ». Puis le décor d'origine revient et tout le monde applaudit.

— Comme vous venez de le voir, nous créons une atmosphère à la fois érotique et teintée d'humour. Quant au test, même s'il se veut léger, il a été pensé avec le plus grand sérieux, rédigé et corrigé par des experts reconnus. Nous sommes partis de l'hypothèse d'une philosophe française du siècle dernier. Pour résumer, elle considérerait qu'on ignore son désir tant qu'on n'y a pas été confronté directement. Face à une situation sexuelle – réellement vécue ou observée sur un écran –, nous ne savons pas à l'avance si nous serons excités ou non. Et, plus important encore, nous ignorons selon quels critères notre excitation se déclenche. Autrement dit, notre libido obéit à ses propres lois, qui peuvent s'éloigner à la fois de l'image que nous avons de nous-mêmes et des tabous moraux, sociaux ou légaux régissant nos existences. Vous me suivez ?

— Cinq sur cinq !

Rires.

— C'était donc l'objet de notre test : soumettre nos clients à des stimulations indirectes, métaphoriques, détournées – pas des stimulations sexuelles au premier degré – afin de les révéler à eux-mêmes. Or, au fil des mois, non seulement les clients qui veulent profiter de leur passage chez nous pour savoir vraiment ce qui les fait monter au septième ciel sont de plus en plus nombreux, mais surtout, et c'est ce qui nous a surpris, la plupart désirent la même chose. Sous des modalités différentes, mais la même chose.

— Et quel est ce désir ?

— Eux-mêmes ! Voilà un fait de société que notre test a révélé : les gens, désormais, veulent baiser avec eux-mêmes.

« Ooooh » de surprise dans le public.

— Les gens veulent se baiser eux-mêmes, Dimitri. Les gens veulent se baiser eux-mêmes de toutes les manières,

sous toutes les formes possibles, mais eux-mêmes. Il y a ceux – je parle des hommes et pas des femmes car nos clients sont dans leur écrasante majorité masculins – qui veulent tomber amoureux et vivre une expérience de type *girlfriend* avec leur équivalent féminin, il y a ceux qui veulent se violer, il y a ceux qui veulent se dominer eux-mêmes – ou ceux qui veulent se soumettre à eux-mêmes, ce qui pourrait sembler identique mais ne l’est pas du tout –, il y a ceux qui veulent se séduire par surprise, etc., etc. Parmi tous ces scénarios, un revient très souvent, au point que nous avons forgé un nouveau mot pour désigner cette tendance lourde : le *pédonarcissisme*.

— Le ?...

— Le pédonarcissisme, oui. Le fait d’avoir envie de se baiser soi-même enfant.

— ... Euh... Je cherche mes mots, ça ne m’arrive pas souvent.

Rires gênés.

— Je pense que la conjonction de notre test, qui révèle sans aucune censure les désirs les plus profonds et les plus authentiques, et du principe même de *Jouir sans entraves*, qui efface définitivement tout obstacle d’ordre moral entre l’individu et son plaisir, a fait sauter un verrou. Nous révélons une nouvelle sexualité.

— Et qu’en est-il des femmes, Masha ? Elles sont absentes de votre équation, non ? Enfin, à part comme hôtesse, bien entendu.

Applaudissements.

— Notre marketing y travaille et nous espérons équilibrer les choses bientôt... Et découvrir d’autres territoires de désir et de plaisir.

Daria, comme presque chaque nuit, se réveille en criant. Elle regarde autour d’elle, perdue, en attendant que sa conscience se reconnecte. C’est le plus dur, depuis qu’elle bosse chez Jouir sans entraves. La dépersonnalisation. Les faux souvenirs. Les

traumatismes des autres qui se glissent dans son inconscient à elle par une sorte de bizarre capillarité. Les rêves érotiques horribles – c'est-à-dire érotiques et horribles. Les fantasmes de ses clients qui deviennent les siens, qu'elle le veuille ou non. Les médicaments aident. Ils pulvérisent tout ça. Mais la nuit, d'autres lois ont cours.

Ce texte appartient au Grand Bordel de Mertvecgorod, qui se compose à l'heure actuelle de six romans (trois sont parus Au diable vauvert, deux chez Mnémos/label Mu, un chez Gore des Alpes et un chez Zone 52/collection Karnage) et d'une vingtaine de nouvelles, disponibles en fanzines, revues et anthologies.

Pour en savoir plus : <https://mertvecgorod.wixsite.com/mertvecgorod>

LE BANC DES SOLITUDES

Lucie Land

Un jour d'orage
Et quand je pense
N'avez-vous pas
Que j'aurais dû
Ne tremblez pas
Encore faut-il
De vous à nous
Asseyons-nous
Quand j'y repense
Embellissons
Écoutez-moi
J'aurais eu honte
J'ai tout capté
C'est un miroir
On l'a planté
Les mers à boire
Sur l'avenir
Les hommes blessés
Il t'a semblé
N'ont pas les armes
Que j'espérais

Hormis les traces

Que reste-t-il
As-tu l'audace
Tu exagères
Capture le temps
Si seulement
Nous avions craint
Me laisse pas
Dans les méandres
Reparle-moi
Silence autour
Je vais partir
On s'attache trop
Nous n'irons pas
C'est le soleil
Chanter demain
As-tu l'audace
La retenue

LA LEÇON DE MUSIQUE

Nikola Petrovic

« Non ! Reprends », dit-elle en soulevant ma main droite du clavier, rare contact qu'elle s'autorisait avec moi depuis sa dimension musicale à laquelle je n'avais pas accès.

Non pas que je n'eus pas le droit d'y accéder, mais la Musique n'avait pas pour moi cette caractéristique subtile qui fait d'une chose un art, d'un interprète un artiste, ou de sons une langue. Elle, l'avait.

Et elle s'efforçait de transmettre à ses élèves, toute professeure qu'elle était, le goût, de la Musique certes, mais surtout de considérer cette Musique comme un moyen d'expression car, malgré bien des heures d'entraînement, nous ne manquions pas de technique, disait-elle, mais d'art.

« Reprends à la mesure dix-sept », continua-t-elle de sa voix dans laquelle on percevait non sans peine l'héritage de décennies de leçons données, de même que l'on entend au timbre d'un piano qu'il est loin de sa première note.

Cet instrument m'avait toujours fasciné, massif mais doux – sans doute était-ce l'effet que me procurait la lointaine texture du bois de placage mat ; instrument qui, eût-on soulevé le couvercle, pareil à une bouche dévoilait un sourire, certes

un sourire à imaginer, plutôt déplaisant, tantôt noir, tantôt blanc, mais de ces sourires chaleureux et pleins de bonté qui ont accompagné mes étés à la campagne.

La mesure dix-sept. Un passage somme toute aisé à exécuter d'un point de vue technique mais, selon ma Professeure, je n'arrivais pas à capter toute la délicatesse de la charnière que représentaient les notes. « Comme une casserole, ne cessait-elle de répéter, une casserole sur le feu. As-tu déjà fait bouillir du lait ? » Et elle prit, depuis sa place en retrait, les commandes de l'instrument. Ses mains aux jointures saillantes, abîmées par l'âge ou quelque rhumatisme, tel un bambou à la régularité entrecoupée de nœuds aux doigts, quittèrent le confort de ses genoux pour s'aventurer sur les terres musicales, ces degrés blancs et noirs dont la disposition horizontale ne facilitait pas le gravisement. Je sentis bientôt son pied heurter le mien dans sa tentative d'atteindre la pédale douce, puis l'autre pour la pédale forte.

« *Si, si !* », s'écria-t-elle, et je reconnus les deux dernières notes de la mesure seize. « Tu ne laisses pas résonner le piano longtemps, mais le silence, tu peux le garder un moment. C'est un silence moral, le temps de verser le lait dans la casserole. » Silence moral, ou point d'orgue moral, ou encore crescendo moral ; avec elle, la Musique devenait morale. Non pas la morale enseignée par les moralistes, mais ce caractère d'appréciation dont toute personne est dotée – c'est cela qu'elle appelait morale.

Elle se redressa sur son siège et ses mains se mirent à pianoter sur le couvercle de l'instrument parmi les diverses partitions qui le recouvraient : « Brahms... non... Bach, ça sera pour une prochaine fois... Ah, Debussy ! » Elle prononçait « Debussy » avec une tendresse soutenue, et l'on discernait dans ses yeux

vieillis toute la candeur de la petite fille qu'elle fut devant son Maître. Elle plaça le recueil sur le pupitre et, tournant les pages frénétiquement, transportée à présent par la fougue musicale, ma Professeure cherchait une œuvre particulière. C'était ainsi avec elle, on commençait par une pièce, puis elle en sortait une autre pour illustrer son discours, et nous traversions ensemble toute l'Histoire de la Musique, tantôt pour étudier l'influence de Bach sur Beethoven, tantôt pour matérialiser un temps « moral », comme aujourd'hui. J'attendais avec impatience, quoiqu'avec une certaine appréhension, la pièce qu'elle allait me faire jouer.

J'ouvris le recueil à la page vingt-quatre, « La fille aux cheveux de lin ».

Son doigt pointa l'en-tête du morceau, « très calme et doucement expressif ». Elle me regarda de ses yeux déformés par ses épais verres de lunettes, un sourire malicieux animant son visage : « Comment vas-tu jouer ? Comment comprends-tu cette indication ? » Je répétais bêtement ce que le Maître avait écrit, n'ayant pas les mots, du haut de mes dix ans, pour reformuler ce qui, pour moi, avait été parfaitement énoncé.

« Une noire, une croche et deux doubles... », reprit-elle en étudiant les petites pattes de mouche, dans un geste vif pour remonter ses lunettes sur son nez. « Debussy écrivait, mon garçon, pour n'avoir pas à écrire... tu sais, comme un texte... » ; elle parlait en glissant l'index le long de la portée. « Quand tu lis un texte, tu n'adoptes pas toujours le même rythme, tu ralentis, puis tu le redresses ! En musique, c'est pareil : une croche, tu l'écris de la même façon, mais tu la joues comme tu veux », et elle commença à tirer du vieux piano les quelques premières notes de la main droite, avant de me rendre le clavier.

Ré, si sol mi... *voilà bien des années que ce piano n'a pas*

été accordé... ne trouvez-vous pas, Mlle Tombarel ?

« Mesure dix-neuf, *‘un peu animé’*. Là, tu peux jouer plus en *tempo*, tu vois. » Et elle suivait toujours du doigt la portée tandis que je jouais au rythme que cet index déformé m’imposait, tantôt accélérant, tantôt ralentissant, prenant mon temps, disait-elle, comme si je lisais un texte. « Mesure vingt-cinq, murmura-t-elle, *‘cédez’*, *mmh, mmh* – elle chantonnait, *‘très doux’*, *mmh, mmh*, *‘murmurant et en retenant peu à peu’*, le marteau touche à peine la corde, hein, *mmh, mmh*, *‘perdendosi’* – elle chuchotait à présent, sa main gauche m’intimant de ralentir, *‘pianissimo’*... et... fin. »

« *Et fin* », répétais-je.

« N’est-ce pas magnifique ? », demanda-t-elle avec un sourire d’enfant.

« *Très beau* », répondis-je.

« Cette œuvre, c’est une caresse enfin, tu ne la tires pas par les cheveux, cette pauvre fille ! Tout est dans le titre, mon garçon. Mais... où en étions-nous, au juste ? »

Je refermai Debussy et lui rendis sa place sur le couvercle du piano. La baronne Pejačević attendait en dessous.

« Ah oui, les *Œillets*. » Mesure dix-sept, donc.

Mezzo forte, puis mezzo piano, puis encore mezzo forte, et mezzo piano. La baronne se joue de nous, ma parole !

« La baronne se joue de nous, ma parole ! », reprit-elle, souriant mais gardant tout son sérieux. « Et nous sommes

ici », reprit la Professeure en pointant l'ouvrage, « mesure vingt-quatre, en *mezzo piano*, et tu vois, à l'octave, relève la pédale, ce n'est pas la peine de tenir ce son, et tu joues le plus délicatement *ré - sol - si - ré - sol - si...* Tiens voir un peu ce *si* et... *forte* ! », s'écria-t-elle en abattant son poing sur le couvercle de l'instrument, accompagnant son geste d'un petit sursaut sur son siège.

« Forte ! », *et je faisais pleuvoir les notes, avec un petit sursaut sur mon tabouret ; c'est le lait qui a débordé de la casserole.*

« La deuxième descente, ce n'est qu'un rappel, aucun besoin de la jouer *forte*, mais tu ralentis vers la fin, n'est-ce pas, et... »

« ... à nouveau forte, *parce que...* »

« ... c'est une nouvelle tonalité, développe doucement, voilà, pas trop vite... »

« ... et la dernière descente, on la joue plus déliée, en *decrescendo*... »

« *mezzo piano*, ma foi, prends ton temps pour ces croches doublées, et pas trop de pédale forte, hein... »

« ... il faut que l'on distingue les notes. »

« Et là, tu reprends le tempo, mais ralentis encore un peu ici, voilà, et puis voilà, *con affetto*, tu peux y aller, lâche-toi. »

Je m'arrêtai un instant pour m'imprégner de toute la puissance de l'œuvre, mais plus encore de ce passage. Je lui

souris.

Elle me regarda, me sourit, tandis que j’observais ses yeux globuleux cligner derrière ses verres épais. Alors, elle sauta toute la partie *con affetto* pour arriver, deux pages plus tard, au tempo premier.

Je tournai les pages.

Elle reprit donc au tempo premier, qui copiait le thème du début de l’œuvre, attirant mon attention là où le morceau différait, quelques notes ayant été altérées par la compositrice. Elle poursuivit, accélérant, ralentissant, appuyant certains passages, certaines notes, certaines altérations ; puis, à trois portées de la fin, ces dizaines de points noirs qui entamaient, en croches doublées, une course entre les deux clefs, et tandis que sa main droite jouait cet air délicat si représentatif du dix-neuvième siècle, sa main gauche décrivait une arabesque dans le vide, accompagnant son *rubato* dit avec absence – absence de ce monde humain car transportée dans celui de la Musique, je le compris vite. « Tam ! Tam ! »

« *La fin !* »

Nous nous regardâmes à nouveau ; nos âmes étaient en communion, vibrant au rythme de ces œuvres musicales que nous exécutions toute l’après-midi. Il me semblait alors accéder enfin, du moins partiellement, à son univers Musical, et je me sentais non plus comme un pauvre gamin qui, juché sur quelque boîte de planches, tentait d’apercevoir tout un Univers à travers une fenêtre trop haut, mais comme un invité patientant fébrilement dans un vestibule dans l’attente qu’un maître d’hôtel le fît entrer dans le salon.

Je frissonnai. Et comme pour faire disparaître ce bonheur douloureux, ou le faire durer quelque peu, je tournai une fois encore les pages de cet ouvrage familial feuilleté mille fois, aux angles cornés par des décennies de répétitions.

« Ah ! la rose, s'écria-t-elle, excellent choix. » Elle ajusta ses lunettes sur le nez, leva légèrement le menton. Ses lèvres remuaient discrètement, laissant échapper quelques sons ; je devinai qu'elle exécutait dans sa tête la pièce en question afin de se la remémorer. « Ah oui ! voilà, reprit-elle en s'avancant sur son siège et en redressant encore une fois ses lunettes. Donc, le *sol* ici, c'est *mezzo piano*, mais en fait, on l'a deux fois, le *sol* : tu heurtes une fois la corde, le deuxième *sol*, tu laisses rebondir le marteau. »

Sol - ré - la..., j'effleurai à peine les dents d'ivoire.

Nous avançons avec plus de légèreté dans la partition. « Là, voilà... »

« ... c'est une rose qui s'ouvre, à la lumière du matin, à la rosée... »

« ... c'est lent, mais pas trop... *mmh, mmh*, voilà... voilà.... *crescendo*... c'est bien... »

« ... et un... et deux... et trois... »

« ... le quatrième, c'est toute la magie de cette œuvre, avant d'accoucher de ces accords de blanches pointées. ».

J'aimais beaucoup cette succession d'accords qui portaient toute la magie de cette musique Belle Époque, avant que la

face du monde ne fût changée par quatre années d'une guerre atroce, emportant au passage la légèreté artistique de cette ère.

« Voilà, tempo premier. Et les altérations, c'est légèrement différent par rapport au début, vous voyez. Continuez, *mmh*, *mmh*... la fin est magnifique, allez-y... *crescendo* puis *decrescendo*... et laissez donc résonner ces sons... », dit-elle les yeux fermés, décrivant des volutes avec ses mains.

Puis elle souleva ma main droite du clavier, rare contact qu'elle s'autorisait avec moi depuis sa dimension musicale à laquelle j'avais désormais accès ; c'était le signal pour moi de jouer la note finale, ce mi le plus grave du clavier, note la plus importante, disait-elle, mais la plus discrète possible, la plus pianissimo possible...

« ... elle n'est là que pour ponctuer, alors qu'elle donne tout son poids à l'œuvre. Vous voyez, ces croches montantes, puis ce *mi*, c'est une fin comme...

... Debussy », dis-je, fier d'avoir pénétré dans le salon.

Je ne sais pas exactement combien de temps je suis resté assis sur le tabouret, figé dans mes souvenirs d'enfance. Voilà cinquante ans que mademoiselle Tombarel est morte, mais à chaque fois que je m'assois devant le piano qu'elle m'a légué, je ne peux me défaire de sa présence : elle est là, à côté de moi, et le vieux concertiste que je suis redevient un enfant ; encore aujourd'hui, cette Amie m'accompagne, me porte conseil ; et si j'ai réussi, étant enfant, à briser le mur séparant la musique de la Musique, je peux à présent, le temps d'une leçon, briser celui entre la vie et la mort pour que mon Amie me rejoigne.

Mais la leçon est terminée, mademoiselle Tombarel est repartie comme elle est venue. L'ai-je imaginée ou était-elle véritablement avec moi ? Qu'importe finalement. Je referme alors ces ouvrages qui furent ses préférés (La fille aux cheveux de lin de Debussy, Ruza et Crveni Karanfil de Dora Pejačević), lui dis au revoir. En attendant la prochaine leçon de musique.

PITÔLE

Millepertuis

Gamine, mon ami imaginaire était un bébé manchot, copié sur l'image imprimée en noir et blanc collée à la Patafix sur mon armoire en bois blanc. Il s'appelait Pitôle et il voyageait tout le temps, dans des endroits très loin et très grands. Il n'était pas souvent là, il était souvent en Inde ou au Guatemala. Mais on communiquait par la pensée et, quand chaque soir maman me demandait où il était aujourd'hui, je pouvais dire sa carte postale mentale depuis mon lit. Il voyageait beaucoup en Asie, au Japon, en Corée, en Mongolie, mais je ne crois pas qu'il soit jamais allé en Chine. Quand j'ai pris l'avion pour la première fois à sept ans pour rendre visite à papa, il n'était pas là. Quand je pleurais au seizième étage d'un immeuble de Beijing parce que maman me manquait, il se taisait. Ce n'était pas très grave, je savais qu'il reviendrait toutes les nuits dès que je serais à nouveau à Paris. Peut-être qu'il n'aimait pas les aéroports, parce que c'est très grand et très bruyant, et que ça endort. Je dormais beaucoup dans l'avion, pendant tout le trajet ou presque, comme dans la voiture d'ailleurs, bercée par le ronflement des moteurs. Je disais que c'était pareil d'aller en Chine et en Vendée, et ça faisait rire Mémé. Pitôle ne venait me voir en pensée que quand j'étais dans mon lit, alors j'avais

un doudou, un pyjama chinois presque en soie pour quand j'étais dans d'autres villes. Mais c'était Pitôle mon préféré, et c'était toujours mieux quand c'était lui qui racontait sa journée.

Ado, l'armoire en bois blanc a disparu dans un déménagement. Pitôle a peu à peu cessé de m'envoyer des cartes postales et j'ai refait ma chambre thème Londres avec des décorations murales. Je ne voulais plus de pyjama chinois, je voulais des nuisettes en soie, et puis des pantalons avec des chaînes et plein de bagues aux doigts. Je voulais des grandes chemises à carreaux, je voulais partir à New York comme maman, qui y avait fugué quand elle avait dix-sept ans, je voulais pas avouer que je regardais encore les Winx et puis surtout pas avouer qu'au jeu de la bouteille j'avais bien aimé embrasser Alix. Je parlais à quelqu'un mais je savais pas trop à qui dans un journal secret top secret avec un cadenas cœur et un loquet. Je l'emmenais partout, même dans l'avion, et j'écrivais dedans les leçons de mandarin que me donnait papa, mais je trouvais que mes caractères étaient moches par rapport aux siens, aussi je relisais rien. Comme j'avais l'impression de réapprendre toujours la même chose, j'ai juste fait une longue pause. Je dormais beaucoup, surtout dans mon lit, et je savais désormais où étaient sur la carte Beijing, Paris et Saint-Gilles-Croix-de-Vie. Je connaissais aussi de mieux en mieux l'aéroport de Roissy. Maman venait quand même toujours me chercher quand je rentrais, et puis elle m'emmenait aussi, et parfois elle me demandait si j'avais eu des nouvelles de Pitôle et je disais peut-être une prochaine nuit. C'était un peu dur au début qu'il soit plus là, surtout parce que du coup il y avait que les agentes de la douane et le duty free du terminal A pour me voir pleurer de devoir quitter papa.

Après, j'ai continué à grandir et Pitôle a arrêté de me

manquer. J'avais des copines à qui écrire des cartes postales de toute façon quand on partait en vacances à La Roche-sur-Yon. J'avais des cours de mandarin le samedi matin avec des mecs trop cons et j'avais encore l'impression que j'apprenais rien, mais bon ! Parfois, je traçais quand même des caractères avec mon écriture moche – une fois j'ai écrit *Je t'aime* pour Salomé mais je crois qu'elle a jamais essayé de traduire parce qu'elle m'a jamais rien demandé. C'était ma meilleure amie, elle était merveilleuse, brillante et magnifique et elle sortait qu'avec des mecs... inesthétiques. J'allais chez elle tout le temps, on parlait pas trop longtemps. On s'asseyait contre son armoire en bois blanc, on regardait des films et y'avait pas besoin de faire semblant. Avant que ça se sache, je dormais chez elle souvent, et puis y'a eu la rumeur et tout a enflé dans le vent et, comme Pitôle, elle a arrêté de me parler. Moi, j'ai arrêté de dormir pendant tout un moment. J'ai quand même dormi dans l'avion quand je suis partie aux États-Unis pour voir papa et son frère en Californie. C'est quand j'étais là-bas que je me suis mise en couple avec Alexis – il était pas magnifique, lui, mais il était gentil, il sortait qu'avec des Asiatiques et papa m'a dit qu'il était très content et qu'il était beau quand je lui ai montré une photo. Papa m'a offert un pyjama chinois, maman a eu l'air très émue quand je l'ai sorti de la valise, et Alexis, il aimait bien le voir sur moi. Il disait que j'étais belle et j'y croyais pas mais je savais pas trop pourquoi.

Après Pitôle a fait un très court retour dans ma vie. C'est allé vite, je crois que pendant une semaine entière j'ai fait que rêver de lui. C'était juste après la mort de Mémé, le dernier voyage à Saint-Hilaire-de-Riez. Elle nous avait légué des trucs, un banc, une armoire en bois blanc, un album de photographies qui a beaucoup fait pleurer maman. J'ai quitté Alexis, j'ai dit à maman que j'étais amoureuse d'Amélie, j'ai dit à papa que j'avais quitté mon petit ami, j'ai beaucoup pleuré et beaucoup

dormi. Tout ce que j'ai eu le courage de dire à ce moment-là, c'est Pitôle qui me l'a soufflé tout bas. C'est lui qui m'a dit les mots magiques, c'est lui que j'ai cru quand il m'a dit que j'étais magnifique. Il ne ressemblait plus exactement à un bébé manchot mais ce n'était pas ça qui était important. Ce qui était, c'est qu'il était imprtant là quand j'ai dit à papa dans la voiture et un mandarin balbutiant que j'aimais les garçons et les filles, qu'il était là quand j'ai découvert le mot *bi*, qu'il était là quand ça n'a pas suffi, qu'il était là quand papa m'a pris dans ses bras, qu'il était là quand j'ai découvert le mot *fétichisme* et que j'ai revu les yeux d'Alexis, qu'il était là quand on est part-ies à Xi'an et qu'on y a découvert le meilleur restaurant de raviolis, qu'il était là quand j'ai compris. Pitôle m'a donné la tendresse pour submerger la honte, la joie dans la tristesse, le pont plutôt que la forteresse. C'est la première et seule fois où il a pris l'avion avec moi.

Adulte, j'ai déménagé à Lyon dans un grand appartement et j'y ai mis l'armoire en bois blanc de Mémé. Je dors dans mon lit et dans un nouveau pyjama chinois « pour homme » que m'ont offert mes ami-es. Je suis métisse, trans, bi et toujours amoureuxse d'Amélie. Je lui écris des cartes postales que je signe *Je t'aime* en mandarin – je ne parle toujours pas bien mais j'ai commencé à relire mes leçons et elle me pose plein de questions. Je crois que Pitôle est revenu, transformé de ses voyages, dans ce nouveau paysage. Il a comme moi changé d'apparence, changé de corps et de nom de naissance. Il n'a plus de nom, c'est un dragon. Il vole au-dessus de moi quand je marche dans la rue, il s'enroule autour de mon corps quand je n'en peux plus. Il est ancré dans mes cuisses, mes mains et mon bassin, il se déploie au-dessus de ma tête et il me protège des tempêtes. Cet été, on prendra l'avion toustes ensemble, lui, maman et moi, pour aller à Beijing voir papa. Et peut-être qu'on lui dira ; peut-être juste qu'on se prendra toustes dans

les bras. Ça suffira.

我爱你们

LES AUTEURS :

Gaston Vieujeux

Auvergnat depuis toujours, Gaston Vieujeux écrit un peu comme on va prendre l'air. La plupart du temps des sonnets plutôt que des poèmes. Si la poésie y glisse le bout de son nez, c'est tant mieux. Après diverses activités plus ou moins poétiques et une longue période de silence, nouveaux débuts en 2020 et accueil dans un certain nombre de revues sympathiques et bienveillantes. Merci à elles !

<https://gaston-vieujeux.webador.fr/>

Mickaël Auffray

Né en 1982 à Angers, a besogné dans l'industrie avant de se frotter au domaine commercial, et travaille désormais en tant qu'enseignant. Est récemment passé d'écrits vains à écrits veines, dans une transition sans chirurgie plastique. A publié dans des recueils collectifs et dans plusieurs revues littéraires. Biblio : *Ce coquin de Félix* (éditions L'échappée belle), *Makina et autres boucheries* (La Ptite Hélène éditions), *Vous êtes ici* (Chloé des Lys), *Il pleut des zèbres* (Hugo Stern), *Pendant qu'il est trop tard* (Hugo Stern).

Brice Gautier

Brice Gautier n'écrit que des nouvelles, et il en a semé plusieurs dizaines dans de nombreuses revues, notamment *Squeeze*, mais aussi *Brèves*, *Rue Saint Ambroise* ou *Harfang*. Ses textes s'éloignent de plus en plus du modèle de la nouvelle à chute obligatoire, explorent divers formats jusqu'à frôler les quarante mille signes et sont souvent connectés entre eux, ce dont on ne peut se rendre compte qu'en lisant en entier les deux recueils parus aux éditions Quadrature : *Même pas mal* (2021) et *La Maison commune* (2023), ou le troisième, *Accident de personne*, chez Zonaires éditions (novembre 2024).

Gilles Ascaso

Né près des montagnes, il vit aujourd'hui près de l'océan. Il aime les villas balnéaires, de tous les styles et de toutes les époques. Un recueil de nouvelles, *Violences brèves*, a été publié chez Lunatique, et plusieurs textes courts dans diverses revues. Quelques-uns de ses tableaux figurent dans le numéro 10 de la revue *Le Cafard hérétique*.

https://www.instagram.com/gilles_ascaso/?hl=fr%20

Anixa Carrie

Anixa Carrie a publié une nouvelle intitulée *Halloweed* dans le recueil collectif *Halloween* aux Editions l'Amour des Maux. En octobre 2023 est paru son premier roman, *Candice Laine*, aux Editions l'Amour des Maux. Puis, en mars 2024, un deuxième roman, *Tock*, chez Kubik Editions.

https://www.instagram.com/anixa_carrie/

Ivan Berquiez

Détenteur du master Création littéraire de l'Université Paris 8, Ivan Berquiez a publié plusieurs textes dans des revues en France (AOC, *Jef Klak*, *La Variation*, *Les Embrouillons*, *REVU*...) et au Québec (*Le Pied* – prix du Comité de lecture Automne 2022 – , *Mæbius*, *Femlu*, *Caractère*...). Il a aussi produit des podcasts pour r22 et Frictions Media. Médecin psychiatre par ailleurs, il exerce dans un centre de santé d'approche communautaire LGBTQ+ et milite au sein de l'association Sexe & Consentement pour l'éradication des violences sexistes et sexuelles.

<https://www.instagram.com/freedomspells/>

Guy Bordin

Guy Bordin est ethnologue. Il s'intéresse aux représentations de la nuit et aux relations entre humains et non-humains chez les Inuit canadiens. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages et de nombreux articles sur le monde Inuit.

Avec le plasticien et réalisateur Renaud De Putter, il a réalisé huit films, à la limite entre documentaire et fiction, qui explorent notamment la question de la mémoire, avec un intérêt particulier pour les histoires de vie et leurs aspects mythiques. Tous deux sont également les auteurs de *Vies de Charlotte Dufrène* (éditions Les Impressions Nouvelles, 2016), un essai biographique sur celle qui fut la compagne de l'écrivain Raymond Roussel. Cet ouvrage a reçu le prix littéraire de la Scam 2016.

Il a publié deux romans, *L'Amant fantasmatique* (éditions Maïa 2020) et *Vers le monde bleu* (éditions de la Trémie 2022) ; ce dernier a reçu le prix du roman gay 2023 (mention roman ethnologique).

<https://www.instagram.com/guybordin/>

Christine Monot

Vit et travaille à Paris. A collaboré dans diverses revues, *Brèves*, *Le Cafard hérétique*, *Borborygmes*, *La Passe*, *Mœbius*, ainsi que dans des revues littéraires espagnoles. Traductrice de trois titres d'Augusto Monterroso pour les (défuntes) éditions Passage du Nord Ouest. Chroniqueuse à Radio libertaire dans l'émission *Dépêchez-vous de rester jeune !* sous le pseudo de Mafalda. Elle a publié un recueil de nouvelles, *Venez donc prendre le dessert*, sur le thème de la rencontre aux Éditions Rhubarbe (mai 2021), qu'elle a enregistré en livre audio pour les éditions Voxebook (octobre 2024).

Christophe Siébert

Né en 1974, poète, écrivain et performeur, Christophe Siébert vit à Bucarest. Ses livres, influencés par le roman noir, la science-fiction et l'horreur, donnent une voix aux gens qui vont mal, quels qu'ils soient, et communiquent au lecteur, au moyen d'une écriture sèche, des émotions fortes.

Il est principalement édité au Diable vauvert.

mertvecgorod.wixsite.com/mertvecgorod

Lucie Land

Romancière et poète, Lucie Land a écrit son premier roman (*Gadji*) dans une gare désaffectée du sud de la France. Elle a vécu sur une île au Canada, à Berlin, à Uzès, à Paris, en Inde ou ailleurs, avant et après des études de hindi aux Langues orientales de Paris. Elle a longtemps écrit des poèmes sur les murs avant de les dire (slamer) sur scène en compagnie de musiciens. Elle entasse dans une malle ses carnets de voyage.

Dernier roman publié : *La Débrouillardise*, Éditions Grasset.

Dernier livre pour enfants : *Liberté cheval !*, Éditions Sarbacane.

Nikola Petrovic

Nikola Petrovic est un millennial amateur de vieilles Mercedes, d'humour noir de nourriture de qualité, de Musique et d'Art. Jeune homme placide mais rempli d'énergie, il écrit des pièces de théâtre ou des textes courts et absurdes (prose et poésie). Première publication dans la revue *Squeeze*

Millepertuis

Millepertuis est un-e artiste pluridisciplinaire : poète-sse, interprète de théâtre et de danse, drag queer. A travers ces différentes pratiques, iel explore les ramifications de l'intimité queer racisée, les strates de violence des sociétés occidentales, la tendresse radicale et la complexité des expériences queer asiatiques. Publié-e dans les revues *Mousketon* et *Version originale*, iel codirige la compagnie de théâtre-danse 88 mètres/seconde à Montreuil et fait partie du collectif Transtextuel à Lyon. Non-binaire, bi et métisse franco chinois-e, iel vit en transit dans des trains à grande vitesse.

<https://www.instagram.com/1000pertuis/>

Rendez-vous printemps 2025 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :

www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Anne-Marie Valet
Conception multimédia : Jérôme Bertho
Maquette /couverture : Bérénice Belpaire X Éfelyd
Illustration couverture : Lemon 2 X LimeWire
Comité de lecture : Zoé V, Dominique R, Maylis H, Renaud V, Anne-Marie V. Manu S.
Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014
ISBN : 979-10-92316-31-5
Dépôt légal : Janvier 2025
© Les auteurs et Squeeze